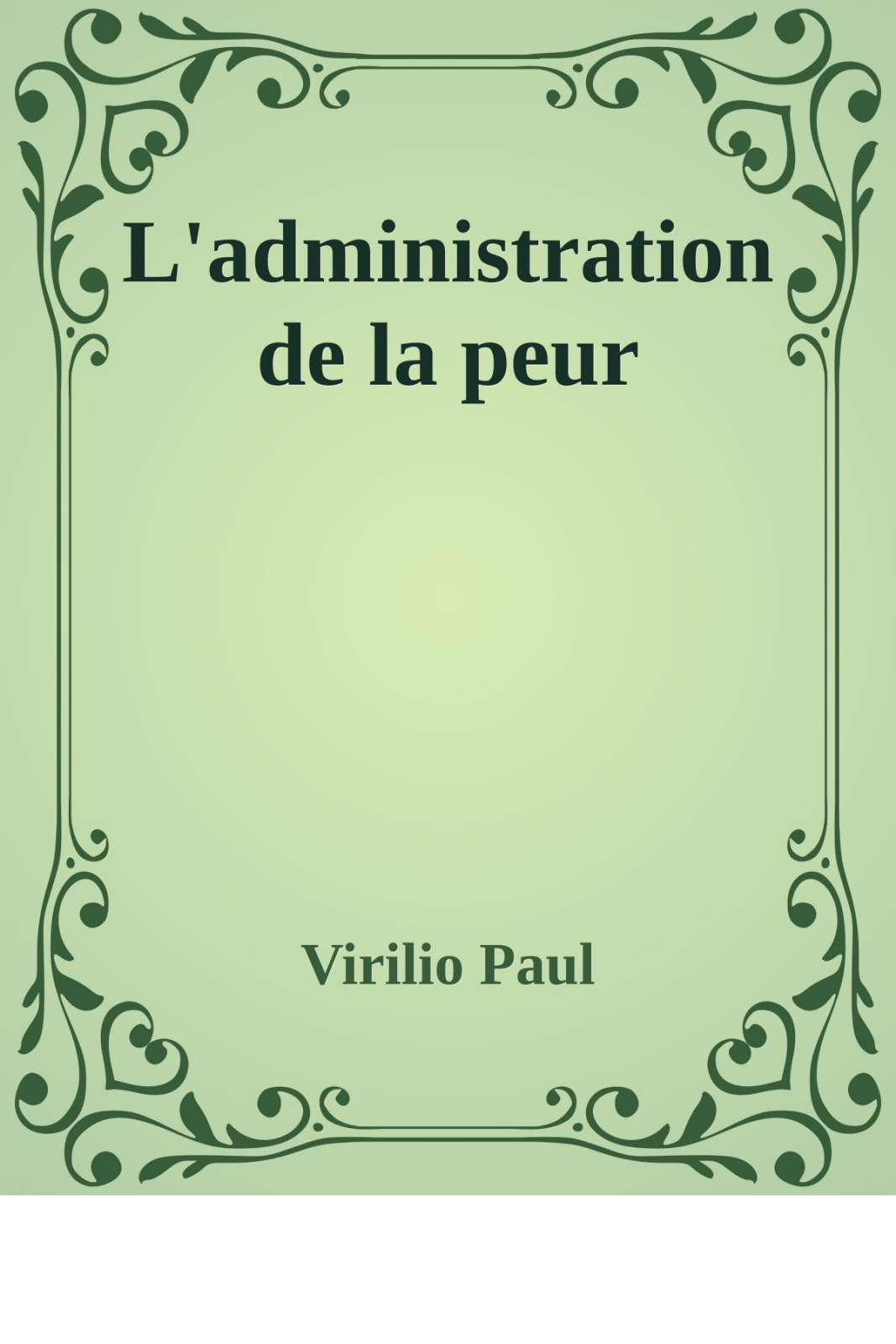


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

L'administration de la peur

Virilio Paul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

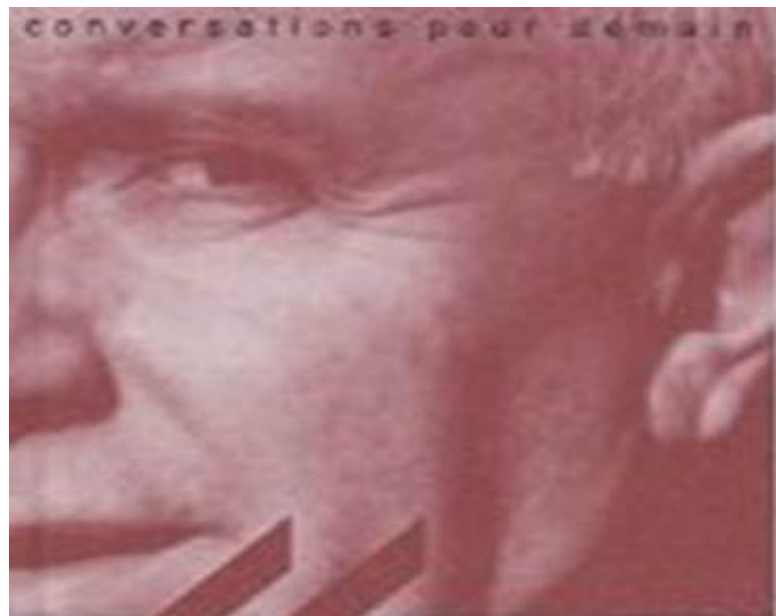


L'administration de la peur

Paul Virilio

textuel

conversations pour demain



L'administration de la peur

Paul Virilio

textuel

© Les éditions Textuel, 2010

48, rue Vivienne 75002 Paris

www.editionstextuel.com

ISBN : 978-2-84597-381-7 ISSN : 1271-9900 Dépôt légal : mai
2010 Photographie de couverture : © DR

conversations pour demain

L'administration de la peur

Paul Virilio

entretien mené par Bertrand Richard

Bibliographie de l'auteur

Paul Virilio est urbaniste et philosophe. Fondateur du groupe « Architecture principe » avec l'architecte Claude Parent, il est professeur émérite au sein de l'École spéciale d'architecture. Au fil des ans, il livre de nombreux essais visionnaires sur la technique et la vitesse, et sur la réalité issue de leur rencontre, la dromosphère. Compagnon de route d'Éric Rohmer, de Gilles Deleuze, de Félix Guattari, de Jean Baudrillard, d'Ivan Illitch et bien d'autres, sa pensée agrège des savoirs allant de l'urbanisme à la philosophie en passant par l'économie et la politique. Il est directeur de la collection « L'Espace critique » aux Éditions Galilée depuis 1973. Il a reçu le Grand Prix national de la critique en 1987. Il fait l'amitié aux Éditions Textuel de revenir livrer une seconde « Conversations », quatorze ans après la première, déjà prophétique, *Cybermonde, la politique du pire*. Une façon de mesurer le chemin parcouru, dans le monde, et dans sa pensée.

- *Vitesse et politique*, Galilée, 1977.
- *Défense populaire et luttes écologiques*, Galilée, 1978.
- *L'Horizon négatif*, Galilée, 1984.
- *L'Espace critique*, Christian Bourgois, 1984.
- *Logistique de la perception – Guerre et cinéma I*, Éditions de l'Étoile, 1984.
- *La Machine de vision*, Galilée, 1988.
- *Esthétique de la disparition*, Galilée, 1989.
- *L'Inertie polaire*, Christian Bourgois, 1990.
- *L'Écran du désert*, Galilée, 1991.
- *L'Insécurité du territoire*, Galilée, 1993.
- *L'Art du moteur*, Galilée, 1993.
- *La Vitesse de libération*, Galilée, 1995.
- *Un paysage d'événements*, Galilée, 1996.
- *Cybermonde, la politique du pire*, Éditions Textuel, 1996.
- *La Bombe informatique*, Galilée, 1998.
- *Stratégie de la déception*, Galilée, 1999.
- *La Procédure silence*, Galilée, 2000.
- *Ce qui arrive. Naissance de la philofolie*, Galilée, 2002.

- *Ville panique. Ailleurs commence ici*, Galilée, 2004.
- *L'Accident originel*, Galilée, 2005.
- *L'Art à perte de vue*, Galilée, 2005.
- *L'Université du désastre*, Galilée, 2007.
- *Bunker archéologie*, Galilée, 2008.
- *Le Futurisme de l'instant*, Galilée, 2009.

Sommaire

« La terreur est l'accomplissement de la loi du mouvement ».

Hannah Arendt

Bombe atomique, bombe informatique et bombe écologique : trois déflagrations qui, depuis la moitié du XX^e siècle, ont fourni le combustible propre à alimenter des phénomènes de peur très profonds. À chacune de ces bombes correspondent trois effrois : L'« équilibre de la terreur » propre à la Guerre froide, le déséquilibre de la terreur terroriste et la fièvre obsidionale, cette panique des assiégés que nous sommes devenus.

Administrer la peur : vers une dissuasion civile

Après l'ère de la dissuasion nucléaire s'instaure un moment inédit de notre histoire où, pour contrer les menaces terroristes et la panique environnementale, et parce que leurs anciennes prérogatives d'États providence s'amointrissent de plus en plus, les États fondent une nouvelle politique de la dissuasion civile. Pour Paul Virilio, ce gouvernement de la Grande Santé comprend bien des périls démocratiques.

Nouvelles peurs, nouveaux combats

Pour contrer le nouvel illuminisme contemporain de la vitesse, de l'instantanéité et de l'ubiquité, il est urgent de se désintoxiquer. Et de prendre acte de ce que la vitesse limite est atteinte. Urgent de varier les tempos. De se hâter lentement. De fonder une authentique économie politique de la vitesse, faisant suite à l'économie politique de la richesse qui a jusqu'ici gouverné nos sociétés. Pour apprendre à vivre, ici et maintenant.

Préface

Chaos climatique, paniques boursières, phobies alimentaires, menaces pandémiques, krach économique, anxiété congénitale, trouille existentielle...

La peur, les peurs, individuelles, collectives, additionnées et se renforçant les unes les autres (la dynamique même de la peur), semblent débouler dans notre monde. Le noyauter, le tressauter, l'hystériser. N'y a-t-il pas dans ce laisser-aller une franche exagération, très symptomatique en fait de notre époque ? En première approximation, on peut penser qu'il y a quelque chose d'un peu choquant dans cet infantilisme de la peur qui nous tient lieu de philosophie, lorsque nous autres Français, Européens, et quoique durement touchés par la crise, continuons à faire partie des privilégiés du monde.

Infantilisme car il fut un temps pas si lointain où grandir, devenir adulte, cela signifiait précisément de dépasser ses peurs pour s'acheminer à peu près bravement et lucidement (ou en faisant mine de l'être) dans le difficile « âge d'homme ». Être adulte réclamait de s'être affranchi des peurs chimériques, des angoisses liées à une conception confuse du monde, pour prendre les rênes de sa vie et, éventuellement, participer à l'élaboration de la destinée collective.

La peur, pour le dire vite, était mal considérée. Elle était le signe d'une faiblesse de tempérament et d'un manque à être, même si, il ne faut pas l'ignorer non plus, son dénigrement avait partie liée avec une organisation de la société et une conception des rôles sociaux d'un autre temps.

Aujourd'hui au contraire, un jeu de culbuto sociologique et moral a renversé ce champ des valeurs pour faire de la peur, non seulement un sentiment légitimé, mais plus encore : une épaisseur tempéramentale supplémentaire dont il serait idiot de se priver, un signe de sagesse, un outil de pensée, une propédeutique. Cette déculpabilisation de la peur a sans doute bien des raisons, historiques, philosophiques, politiques, qu'il n'est pas le lieu d'examiner ici en détail, mais dont on peut énumérer quelques motifs : remise en cause des valeurs traditionnelles, déconstruction des grands récits, progrès des idéaux individualistes et, corollairement, affaissement des institutions qui protégeaient traditionnellement l'individu contre les

aléas de l'existence : l'Église, la famille élargie, les syndicats, ou même un État providence puissant.

Mais plus profondément peut-être que tout cela, il faut mentionner un double phénomène qui explique la propagation contemporaine de la peur. D'une part, la remise en cause de la capacité de la science et du progrès à pourvoir à la sécurité et au bonheur de l'humanité après les violences du XX^e siècle et la nucléarisation du monde (« Désormais nous sommes tous des fils de pute », déclarait en juillet 1945 le directeur du test nucléaire « Manhattan » après la première explosion nucléaire dans le désert du Nouveau-Mexique). D'autre part, la diffusion de la pensée du philosophe allemand Hans Jonas qui entend prendre acte de ces atrocités et fait de la peur un véritable « principe heuristique » : pour penser convenablement le monde, recommandait le philosophe, il faut commencer par la peur, notamment de la disparition de notre planète, avant de juger de l'opportunité de telle ou telle décision, politique ou scientifique.

Le renversement à l'œuvre est total et il serait donc injuste de moquer trop rapidement la peur contemporaine.

De chimérique, la peur est devenue fondatrice. Toute la confiance dans la raison et dans la perfectibilité du genre humain s'est progressivement vue inféodée à un « principe de frayeur » faisant de l'effroi, et non plus de la foi, la pierre angulaire de nos attitudes face à l'existence. Ainsi, sa diffusion apparaît-elle comme le produit d'une époque nucléarisée et assommée par les totalitarismes où la science, après avoir fondé les espérances de l'Occident des Lumières, a fini par arborer un visage menaçant. Face à cela, une position moraliste pourrait à bon droit craindre la réactivation d'une pensée obscurantiste vouant aux gémonies tout ce qui de près ou de loin aurait partie liée avec le progrès des connaissances et des techniques.

Les contempteurs d'un principe de précaution envahissant sont de ceux-là. D'autres défendent l'idée que penser le pire comme possible, et comme presque déjà advenu, est la seule façon de nous pousser à l'action vertueuse. On reconnaît là l'approche de Jean-Pierre Dupuy qui, puissamment inspiré par René Girard et Ivan Illich, propose en un sens de vivre en état de frayeur permanent pour combattre efficacement les dangers qui nous menacent.

Le présent entretien avec le philosophe et urbaniste Paul Virilio apporte un éclairage indispensable à la compréhension de ce contexte très sommairement rappelé. Car comme toujours avec ce penseur de la vitesse et de la technique, l'interprétation du monde contemporain se fonde sur une vision du réel extrêmement originale, à la fois enracinée et décentrée. Enracinée car il est un homme du territoire, de l'habitat,

de la construction ; décentrée parce que c'est en urbaniste qu'il philosophe et en philosophe qu'il pense la matérialité du monde et ses ordres de grandeurs.

Si peur il y a, nous dit-il, c'est que la Terre se réduit à peau de chagrin et que tout l'espace manque, compressé par le temps instantané. De sorte qu'emportés par la fuite en avant d'un monde toujours plus accéléré, il ne reste plus qu'à gérer et administrer cette peur, plutôt qu'à la traiter sur le fond. L'administration de la peur, c'est la politique sans *polis*, c'est la gestion des hommes lorsqu'ils ne sont plus chez eux nulle part, lorsqu'ils sont à l'étroit partout et qu'ils rêvent d'un ailleurs qui n'existe pas. L'administration de la peur, c'est un monde qui découvre qu'il y a de quoi avoir peur mais qui reste convaincu que c'est en élevant toujours plus la vitesse et en visant l'ubiquité que viendra le salut. Avec son langage si particulier, Paul Virilio suggère, interprète, extrapole, élucide.

Et tente de trouver les mots de tous les jours pour traduire la relativité d'Einstein afin de nous faire comprendre profondément que raccourcir toujours plus le temps, c'est tuer l'espace à petit feu. Cheminant, corrigeant sa pensée, la fouillant, ce fils de communiste italien et de catholique bretonne dessine ici librement la règle du jeu dans quoi nous sommes englués. Et dont nous devrions nous déprendre.

Bertrand RICHARD

« La terreur est l'accomplissement de la loi du mouvement », Hannah Arendt

Paul Virilio, par « administration de la peur », qu'entendez-vous exactement ? Il y a dans cette expression une connotation orwellienne et un peu paranoïaque sur laquelle je voudrais entamer notre conversation.

Lorsque nous avons vous et moi commencé à faire le projet de cet entretien, ce titre, *L'Administration de la peur*, s'est immédiatement imposé car il faisait directement écho au titre du roman fameux de Graham Greene, le *Ministère de la peur*. Comme vous le savez, le romancier y met en scène une ville de Londres ravagée par le *blitz* allemand de la Seconde Guerre mondiale. Le héros de Greene y combat les membres de la cinquième colonne, des nazis déguisés en Londoniens ordinaires, qui livrent une bataille sans merci contre les Britanniques, *de l'intérieur*. J'ai moi aussi vécu le ministère de la peur lorsque enfant, à Nantes, j'ai assisté à la débâcle, durant laquelle ce terme de cinquième colonne, né à l'époque de la guerre d'Espagne de 1936, était omniprésent, dans les têtes et dans les conversations : la présence, parfois fantasmée, de cette armée de « saboteurs » et de « traîtres à la Nation », faisait de chaque voisin, de ce religieux-ci, de ce commerçant-là, un ennemi potentiel. L'idée sous-jacente à la cinquième colonne était celle d'une force semant la panique dont le message et la puissance d'effroi pouvaient se traduire ainsi : « Nous ne sommes pas là, mais nous sommes d'ores et déjà présents parmi vous. » Or, nous avons expérimenté dans les faits ce qu'était la guerre éclair, la *blitzkrieg*. Nantes, 1940 : le matin, nous sommes informés que les Allemands sont à Orléans ; à midi, nous entendons le bruit des camions, ce sont eux qui défilent. Pour nous, c'est du jamais vu. Nous vivions jusque-là avec le souvenir de la Première Guerre mondiale, un conflit qui s'était étiré interminablement dans le temps et dans les positions occupées par les belligérants – une guerre d'usure. Trente ans plus tard, il a suffi de quelques heures pour être *occupés*.

Je crois que cette notion d'occupation au double sens physique et mental (la préoccupation) est capitale. Je crois que si j'utilise ce terme d'administration de la peur, c'est pour signifier deux choses. D'abord que désormais, la peur est un environnement, un milieu, un monde. Elle nous occupe et nous préoccupe. Autrefois, la peur était un phénomène lié à des événements localisés, identifiables et circonscrits dans le temps : guerres, famines, épidémies... Aujourd'hui, c'est le monde lui-même, limité, saturé, rétréci, qui nous étreint et nous « stresse » dans une sorte de claustrophobie : crises boursières contaminantes, terrorisme indifférencié, pandémie fulgurante, suicides « professionnels » (que l'on songe à France Télécom, mais nous y reviendrons)... La peur est monde, *panique*, au sens de « totalité ».

Mais l'administration de la peur, cela signifie aussi que les États sont tentés de faire de la peur, de son orchestration, de sa gestion, une politique. La mondialisation ayant progressivement rogné les prérogatives traditionnelles des États (notamment celles de l'État providence), il leur reste à convaincre les citoyens qu'ils peuvent assurer leur sécurité *corporelle*. La double idéologie sanitaire et sécuritaire peut se mettre en place, faisant peser de réelles menaces sur la démocratie. Voilà en quelques mots ce qui explique mon choix.

Pouvez-vous expliciter le lien que vous formulez entre la notion d'occupation (la peur figurant aujourd'hui l'occupant) et la notion de vitesse que vous souligniez il y a un instant en évoquant la guerre éclair de 1940 ?

Qu'est-ce que la guerre éclair ? Un phénomène militaire et technique qui vous occupe en un clin d'œil, et vous laisse interdit, médusé. Un phénomène qui a été introduit au moment extraordinaire que fut l'Occupation. Comme vous le savez, je suis un penseur de la vitesse. De la vitesse telle qu'elle est accélérée continûment par les progrès de la technique, l'une et l'autre formant ce que j'ai appelé une « dromosphère ». Or je suis convaincu que, de même que la vitesse a fabriqué l'incroyable domination des Allemands sur toute l'Europe continentale en 1940, de même la peur et son administration sont aujourd'hui soutenues par l'incroyable diffusion des technologies du temps réel, essentiellement les NTIC ou nouvelles technologies de l'information et de la communication.

En outre, ces progrès technologiques s'accompagnent d'une véritable propagande. Il n'y a pour cela qu'à voir comment sont couvertes par les médias chacune des nouvelles créations de Steve Jobs, le tout puissant patron d'Apple. De sorte que ce mixe de domination technoscientifique et de propagande reproduit toutes les caractéristiques de l'occupation, physique et mentale.

Pour poursuivre l'analogie, sommes-nous aujourd'hui en présence de phénomènes de résistance et de collaboration ?

Pour être collaborateur, il faut qu'il y ait une occupation, qu'elle soit intellectuelle (une préoccupation), ou physique ; pour être résistant également. Durant la Seconde Guerre mondiale, nous étions en présence d'une trinité : l'Occupation, la Résistance et la Collaboration, et ce n'est que dans le cadre de cette complexité d'une situation imposée que l'on peut comprendre la nature de la peur. Pour un enfant, la chose était très difficilement intelligible car les ennemis nous côtoyaient quotidiennement et mangeaient des biscuits Lu dans les rues de Nantes ; ils achetaient de la charcuterie là où ma mère elle-même en achetait tandis que, parallèlement, ceux qui nous bombardaient, et qui nous tuaient, étaient de fait nos alliés.

Si je vous suis bien, cela veut dire que l'administration de la peur est aussi un problème d'identité, et d'identification du danger ?

Oui, un problème d'identité dans la proximité et dans l'interpénétration de réalités différentes. Des réalités qui ne se conçoivent plus dans leur affrontement, ce que nous mimions dans nos jeux de gamins, baïonnettes factices au canon pour imiter Verdun – des situations tragiques mais claires – mais dans la proximité. Ainsi, lorsque je lis le livre de Graham Greene, je trouve le terme de « ministère » extrêmement bien choisi car il dénote toute la portée administrative de la peur et la décrit comme un État. Quand on est occupé, la peur est un État au sens d'une puissance publique qui impose une réalité fausse et en même temps terrorisante.

Pourquoi « fausse » ?

Fausse parce qu'on n'est pas collaborateur *en soi*, surtout lorsque l'on est un enfant, pas plus que l'on est résistant *en soi*, alors que la réalité morale qui nous est imposée est celle de cette bipartition. Pour un enfant, un adulte est d'abord nimbé de l'autorité qui lui est due. D'où qu'il vienne. La réalité apparaît donc d'emblée sous la forme du truchage. C'est pourquoi je suis très sensible à la situation présente de l'accélération de la réalité. Non pas d'une réalité « augmentée » comme disent les virtualistes, mais d'une réalité *accélérée*, ce qui n'est pas du tout la même chose. Quelque chose se joue là, dans quoi la peur devient un élément constitutif du mode de vie, du mode de relation au monde des phénomènes. Et d'un rapport au monde, d'un rapport faussé de l'Être au monde. Je suis phénoménologue, et donc j'ai la perception rétrospective d'un monde faussé, puisque l'enfant que j'étais avait affaire à un monde dans lequel on ne pouvait plus se fier à l'adulte, ce qui est absolument traumatique.

La réalité apparaissait également faussée sur le plan de la peur physique : on pouvait être tué par des gens que l'on côtoyait et qui étaient apparemment des hommes normaux puisque je rappelle qu'alors nous étions en France et non pas en Pologne où prenaient cours les atrocités du ghetto de Varsovie. Ces occupants étaient « normaux » jusqu'au moment où, une fois le chef de la Kommandantur assassiné, à Nantes, les représailles devinrent violentes, je songe notamment à l'épisode des fusillés de Chateaubriand, parmi lesquels Guy Moquet. Dès lors, la ville est en état de siège et le couvre-feu est imposé dès quatre heures de l'après-midi. La peur devient peur physique, peur de l'imminence de la mort. Et puis, second temps, nous subissons quelques années plus tard les bombardements alliés, d'une extrême violence. Nos alliés nous tuent et l'on voit passer vers l'hôpital Saint-Jacques des camions entiers de gens estropiés, poitrines ouvertes, poumons à l'air, têtes coupées. L'administration de la peur est des deux côtés : elle est un environnement.

Que devient le courage individuel quand la peur est environnementale et collective ?

Pour un petit garçon comme je l'étais, la question de la peur est celle du grand costaud et la question se cantonne à celle du courage individuel, de l'astuce et de la force. Mais avec les bombardements, avec les prises d'otages, la peur s'empare de tous, adultes compris. Tous les immeubles crèvent de trouille. À ce moment-là, nous sommes confrontés à la peur collective et, pour un enfant, la terreur règne car il est impossible d'être courageux en temps de terreur collective, sauf à verser dans des idéologies sacrificielles qui sont celles du patriotisme ou du kamikaze. Comment faire avec la peur collective ? Avec elle, c'est la question de la vitesse qui se pose, qui est centrale dans mon travail d'urbaniste et de philosophe. Il y eut la guerre éclair, et puis, comme en écho, la guerre des ondes via la radio. La vitesse des ondes, pour communiquer et lutter, prit immédiatement son essor, dès le 18 juin 1940 avec l'appel du général De Gaulle. Et tout cela se passe dans la même ville, dans la même rue, à Nantes.

La réalité que vous décrivez apparaît chaotique et frappée d'indistinction. Les choses ne sont pas séparées entre elles, c'est le tohu-bohu. Est-ce, avant l'heure, « le processus viral d'indistinction » de Jean Baudrillard ? Surtout, comment se forge-t-on une capacité de jugement lorsque les choses sont à ce point mêlées ?

D'abord en se réfugiant au cœur de la microcollectivité qu'est la famille, puis à l'intérieur de celle de l'immeuble ou du village. C'est cela qui permet à l'enfant de continuer à se situer. Le village, en

réalité, est plus protégé que la ville, car la campagne est isolée et occupée de manière plus lâche. Habiter dans la campagne, c'est être davantage dans la résistance car on y est moins contrôlé. J'ai demeuré assez longtemps à Vertou, vers 43-44, en Loire-Atlantique, près de Nantes : c'est là que nous avons connu des résistants. Le dépassement de l'administration de la peur s'est fait par des communautés, familiales d'abord, villageoises ensuite. Moi-même, j'effectuai des relevés des fortifications antichars situées au sud de Nantes, sur mon cahier d'écolier, que je donnais aux résistants.

Ne commettez-vous pas un abus de langage en utilisant la même expression d'administration de la peur pour qualifier la séquence historique tragique de la Seconde Guerre mondiale et ce que nous vivons aujourd'hui, nous autres Occidentaux, certes confrontés à des défis considérables, mais relativement protégés et prospères ? En un mot, ne cédez-vous pas, comme on vous l'a beaucoup reproché, au catastrophisme ?

Je ne le pense pas. Je voudrais, pour commencer de m'en expliquer, rappeler une phrase d'une des plus éminentes intelligences de l'après-guerre, Hannah Arendt. Je veux dire que, me concernant, Hannah Arendt est bien plus considérable dans l'élaboration de la pensée contemporaine que Martin Heidegger. Elle a dévoilé en effet, avec le philosophe Günther Anders, son premier mari, l'ampleur, le choc et la nature du phénomène totalitaire. Au point qu'elle en est la philosophe, la théoricienne la plus pénétrante, notamment lorsqu'elle énonce dans *Le Système totalitaire* que « la terreur est l'accomplissement de la loi du mouvement ». Pour quelqu'un comme moi qui a été contemporain de la guerre éclair immédiatement suivie de la guerre des ondes, il est limpide que la terreur n'est pas simplement un phénomène émotionnel et psychologique mais un phénomène physique, au sens de la science physique, et de la cinétique, soit un phénomène lié à ce que je nomme l'« accélération du réel ». Par « loi du mouvement », Arendt entendait le fait qu'il n'y a pas de rapport à la terreur sans rapport à la vie et à la vitesse. La terreur est liée au *vif*, au vivant, et au *vite*, autorisé par la technique. On le voit bien dans l'image de la gazelle qui échappe au lion par sa vivacité.

La vitesse est un phénomène considérable qui ne cessera plus d'occuper ma vie. La « loi du mouvement » théorisée par Arendt, c'est la loi de la vitesse. Très vite après les réjouissances de la fin de la guerre, l'« équilibre » de la terreur s'installe entre les deux blocs, de l'Est et de l'Ouest, soit une sorte d'immobilisation réciproque, de vitesse suspendue. Nous qui avons vécu la guerre d'affrontement dont Verdun et Stalingrad avaient été les batailles emblématiques, nous

rentrons, avec Hiroshima et Nagasaki, dans l'idée d'une dissuasion massive. Nous allons vivre sous ce régime de l'équilibre de la terreur pendant près de quarante ans. Je crois que cette première déflagration, réelle et symbolique, d'Hiroshima, a littéralement ouvert l'espace de la peur cosmique.

« Équilibre de la terreur »... Une expression « insensée », d'ailleurs, puisqu'elle fait de la sécurité la « fille de la terreur », selon les mots du philosophe Jean-Pierre Dupuy. La peur devient un principe générateur. Comment penser cette incongruité ?

Cette « incongruité », comme vous dites, c'est le cœur de l'administration de la peur. Car ce qu'on appelle « équilibre de la terreur » est avant tout, concrètement, un équilibre militaire reposant sur l'industrie de l'armement et sur un complexe qui est celui de la science. Je rappelle que la science qui, certes, commence à se militariser dès la guerre de 1914 avec les gaz de combat, ne devient authentiquement militarisée qu'avec la bombe H, ce qui est d'un tout autre niveau puisqu'il s'agit de l'arme absolue. Ainsi faut-il voir la réalité telle qu'elle est. Depuis Hiroshima, nous, les démocraties occidentales, l'URSS puis la Russie, le reste du monde *via* les alliances et préférences diplomatiques, vivons dans un régime militaire qui surplombe la vie politique. On aura l'élégance de reconnaître que tel aura été l'intérêt de la démocratie si elle voulait être préservée, effectivement, mais il nous faut bien admettre que cela a engendré une situation politiquement inconfortable. Elle est même politiquement incorrecte car, justement, la démocratie, sous ce régime militaro-scientifique, ne peut que survivre de manière illusoire et très partielle. D'autant que je rappelle que, si nous n'avons pas eu de guerre atomique, c'est en raison d'un miracle de l'histoire davantage qu'à cause des vertus supposées de la dissuasion mutuelle. Prenons l'affaire des fusées de Cuba. Arthur Schlesinger qui est le conseiller de Kennedy à l'époque dira que ce fut non seulement le moment le plus dangereux de la guerre froide mais également de toute l'histoire de l'humanité. Nous avons été à minuit moins deux au cadran de l'apocalypse, cette horloge inventée en 1947 par des physiciens choqués par les bombes atomiques lâchées sur le Japon.

Robert MacNamara, conseiller militaire pendant la guerre du Pacifique et futur secrétaire à la Défense de Kennedy dira même « We lucked out », « on a eu de la chance »...

Oui, mais reste que la réalité politique est truquée par la puissance militaire. Le complexe militaro-industriel a fini par prendre le pouvoir. D'ailleurs, lorsqu'il quitte la Maison Blanche, Eisenhower, spécialiste de la logistique militaire, met précisément en garde contre le complexe militaro-industriel et sa mainmise grandissante sur toutes les

sphères de décision, et contre le fait qu'il devient la grille de lecture univoque du monde contemporain. Or Eisenhower sait fort pertinemment à quel point cela remet en cause la démocratie.

Vous reprenez sans hésiter, en parlant de complexe militaro-industriel, la terminologie en vogue dans certains milieux conspirationnistes...

Je ne me situe pas du tout dans la mouvance conspirationniste mais me borne à décrire des logiques. Ce complexe devient dominateur avec la bombe parce qu'il s'empare de la science et la contamine. Toutefois, pour être complet et précis, il manque le terme « scientifique » dans l'expression « complexe militaro-industriel ». Or aucune philosophie politique n'est venue contrebalancer, gérer, canaliser ce complexe idéologique et logistique. Je pense que pour le comprendre, il faut se souvenir qu'un rendez-vous historique majeur de l'histoire des idées a été manqué. En effet, au début du XX^e siècle, la question des liens entre philosophie et science va se déchirer, à l'occasion de la mécompréhension entre deux génies de la pensée. La rencontre intellectuelle d'Henri Bergson, penseur de la durée, et d'Albert Einstein, concepteur de la relativité, ne s'opère pas. Les deux savants, tous deux juifs, tous deux géniaux, ne parviennent pas à se comprendre lorsqu'ils se rencontrent à Paris. Bergson n'interprète pas la relativité de la même façon qu'Einstein : il la comprend du point de vue du sentiment de l'immédiateté et du temps vécu, mais pas du point de vue physique, à la fois de la relativité restreinte, avec la question des positions respectives de deux observateurs placés dans des situations de déplacement relatives, et du point de vue de la courbure de l'espace-temps qui est la question de la relativité générale. À mon avis, la domination du complexe militaro-industriel c'est cela : cette chose d'autant plus redoutable pour la philosophie politique d'aujourd'hui que celle-ci n'a pas pensé la question de la vitesse et de la vitesse articulée à l'espace.

Qu'est-ce que le dialogue infructueux entre Bergson et Einstein nous a fait manquer, concrètement, en matière de philosophie politique ?

L'origine du dialogue de sourds entre Bergson et Einstein tient essentiellement en ce que le philosophe parlait du « vif » et le physicien du « vite » et du « vide », ce qui, tout en étant porteur de vérité scientifique, a contribué à entraîner les hommes du côté de l'anxiété du vivant, sur le versant du doute et de la relativité du vital. Et donc d'un espace-temps qui échappait jusqu'alors à la conscience immédiate, la compression temporelle écrasant désormais l'euphorie du progrès. C'est en fait la phénoménologie, que l'on peut qualifier sommairement comme la science des phénomènes tels qu'ils sont

perçus par la conscience, qui a été prise de court, et j'emploie le mot à dessein. Je suis phénoménologue, bergsonien et husserlien. Bergsonien à cause de l'attention au vivant ; husserlien, en ce que le philosophe a marqué sa volonté de penser notre habitat, la Terre, comme cet espace dans et par lequel nous faisons l'expérience de notre propre corps, notamment dans l'un de ses textes posthumes, *L'arche-originare Terre ne se meut pas*. Ainsi, la phénoménologie revendique-t-elle l'inertie de l'être au monde, qui fait précisément qu'il s'agit d'un monde et non d'un flux.

Aujourd'hui, le moment d'inertie de l'instant (la simultanéité des communications) domine l'inertie du lieu (la sédentarité) et la phénoménologie a été prise de court par la notion de vitesse, et ceci malgré « l'intuition de l'instant » d'un Gaston Bachelard. La phénoménologie n'a pas su exprimer que la vitesse n'est pas un phénomène mais la *relation entre les phénomènes*. Autrement dit, que la vitesse c'est la relativité et que la relativité, c'est le politique, précisément ! Je m'explique : les sociétés anciennes ont vécu des chrono-politiques diverses et variées : calendaire, liturgiques, naturelles (les saisons), civiles ou religieuses (les fêtes), professionnelles, avec les rythmes propres au paysannat puis à l'artisanat etc. ; au XX^e siècle, nous avons découvert et utilisé l'instantanéité offerte par la vitesse absolue des ondes : c'est à ce moment précis que la philosophie a été laissée de côté. J'ai été proche de Gilles Deleuze, et de Félix Guattari, et nous nous sommes souvent fait la réflexion que l'absence d'une économie politique de la *vitesse*, qui fasse suite à la traditionnelle économie politique de la *richesse*, a été, et est toujours d'une certaine manière, le grand drame de la pensée politique. Le ministère du temps et du tempo, voilà ce qui nous a échappé. Le tempo, le rythme... C'est pourquoi la dromologie, cette science du mouvement et de la vitesse, a toujours été pour moi une musicologie. Mon maître, Vladimir Jankélévitch, était d'ailleurs un grand musicologue. Ainsi, la dromologie est un problème de rythme, de variété des rythmes, de chrono-diversité. Vous comprenez donc bien que ce que je cherche à penser ne relève en rien de la question de savoir s'il faut ralentir ou pas le TGV, ou au contraire l'accélérer davantage ! Je ne me situe en aucun cas dans un conflit des Anciens et des Modernes, des technophiles ou des technophobes. L'enjeu est d'un tout autre niveau : il consiste à poser la question de la diversité des rythmes. Car, nos sociétés sont bel et bien devenues arythmiques. Ou plutôt, elles ne connaissent plus qu'un seul X rythme, celui de l'accélération continue. Jusqu'au crash, et au krach systémique.

Mais nous ne sommes plus dans l'ère de l'équilibre de la terreur. Certes, les armes atomiques demeurent mais elles

prolifèrent assez peu et à un rythme relativement lent, que le chercheur Bruno Tertrais évalue à environ une nouvelle puissance nucléaire tous les cinq ou six ans depuis la fin des années 1940. De plus, les deux blocs ne sont plus. La peur n'aurait-elle pas eu de quoi refluer ?

Non. Car après la première séquence, largement impensée, constituée par l'équilibre de la terreur, a succédé une deuxième séquence caractérisée par le déséquilibre de la terreur « terroriste ». C'est là, de toute évidence, l'élément clef de la propagation de la terreur contemporaine. Il s'agit d'un déséquilibre car la prolifération des armes de destruction massive a dépassé la sphère de la dissuasion entre les blocs pour menacer (*via* les armes radiologiques notamment, qui, relativement accessibles par rapport aux engins nucléaires, peuvent toutefois rendre des villes inhabitables pendant un siècle) la paix du monde. Les événements inauguraux de cette nouvelle phase appelée « déséquilibre de la terreur », ce sont évidemment les attentats du 11 septembre 2001 à New York, puis ceux, trois ans plus tard, de la gare d'Atocha à Madrid, puis ceux de Londres. Comment définir le déséquilibre de la terreur ? Comme la possibilité donnée à un seul individu de faire autant de dégâts que l'arme absolue. C'est aussi la « fabrique de la peur », au sens littéral du terme, ce qu'est en propre le terrorisme. Il ne s'agit pas nécessairement d'armes extrêmement sophistiquées, mais volatiles, déplaçables et effroyablement efficaces. Cette possibilité d'une guerre totale assumée par un individu solitaire est effrayante car cela change les rapports de force traditionnels tels qu'ils ont été pensés et vécus durant l'essentiel de l'histoire de l'humanité. Cela a créé une panique non seulement à l'échelle des individus mais également cette panique du politique qui en a perdu toute mesure, notamment aux États-Unis.

Vous songez, j'imagine, aux mots de Donald Rumsfeld : « La guerre contre la terreur sera gagnée quand les Américains se sentiront de nouveau en sécurité. » À quoi répondit le politologue américain Benjamin R. Barber en affirmant qu'« aucun enfant américain ne pourra se sentir en sécurité dans son lit si les enfants de Karachi ou de Bagdad ne se sentent pas en sécurité dans le leur »...

C'est vrai mais entre les deux phrases, c'est l'échec de la guerre contre le terrorisme qui s'est révélé. Entre-temps se sont épanouies les réactions politiques outrées et outrancières de l'Amérique néoconservatrice, mais aussi de la Grande-Bretagne. La seconde guerre d'Irak qui a destitué Saddam Hussein a montré la figure grotesque d'une riposte littéralement à contretemps, en retard d'une guerre et en retard d'une terreur. Lorsque l'on constate qu'un individu peut monter

dans un avion avec des explosifs dans le temps même où son père alerte la CIA sur sa dangerosité et sa radicalisation, cela en dit long sur le décalage entre les moyens mis en œuvre et la nature même de la menace.

En outre, ce déséquilibre de la terreur a pris un visage apocalyptique, au sens religieux du mot, « révélation », dans un entremêlement extraordinairement suggestif entre événements humains et « révélation », dans un entremêlement extraordinairement suggestif entre événements humains et caprices de la nature, certains relevant d'ailleurs de ce que j'appellerais volontiers, j'y reviendrai, la bombe écologique. Ainsi, les grands mythes bibliques vont-ils se voir réalisés et concentrés dans la première décennie du XXI^e siècle. Babel, avec la chute des tours du World Trade Center ; le Déluge avec la conjonction du tsunami de décembre 2004 et de Katrina en 2005 ; et puis l'Exode aujourd'hui avec la submersion probable des seuils côtiers provoquée par l'augmentation du niveau des mers liée au réchauffement climatique. J'ai parlé de bombe écologique par référence à la première, nucléaire. Il me faut dire un mot de la seconde, intimement liée à ce temps du déséquilibre de la terreur. Elle n'est plus atomique, pas encore écologique mais *informatique*. Cette bombe, découlant de l'instantanéité des moyens de communication, et notamment de la transmission de l'information, a un rôle éminent dans l'établissement de la peur au rang d'environnement global puisqu'elle permet la synchronisation de l'émotion à l'échelle mondiale. Grâce à la vitesse absolue des ondes, on peut ressentir dans tous les endroits du monde le même sentiment de terreur, au même moment. Cette bombe n'est pas locale : elle explose à chaque instant, à propos d'un attentat, d'une catastrophe naturelle, d'une panique sanitaire, d'une rumeur maligne... Elle crée une véritable « communauté d'émotions », un communisme des affects succédant au communisme de la « communauté d'intérêts » partagés par les différentes classes sociales. Ainsi quelque chose dans la synchronisation de l'émotion se joue, qui dépasse en puissance la standardisation de l'opinion caractéristique des médias de masse de la seconde moitié du XX^e siècle. Avec la révolution industrielle de la seconde moitié du XIX^e siècle en effet, a prospéré la démocratie d'opinion, qui s'est appuyée sur la presse du même nom, sur les libelles puis les médias de masse, la presse, la radio et la télévision. Ce premier régime était celui de la standardisation des produits et des opinions. Le second régime, actuel, est celui de la synchronisation des émotions, assurant le passage de la démocratie d'opinion à la démocratie d'émotion. Et cela pour le meilleur ou pour le pire. Pour le meilleur, on songe aux élans de générosité qui font suite aux catastrophes de toute nature ; pour le pire aussi, avec la terreur

instantanée que suscitent un attentat ou une pandémie et la politique court-termiste qui en constitue la réponse. Cette opération de bascule est un événement considérable qui met au premier plan le temps réel, le *live*, au détriment de l'espace réel. Or, comme la révolution philosophique de la relativité n'a pas eu lieu, nous n'avons pas pu concevoir que tout espace est un espace-temps : l'espace réel de la géographie est lié au temps réel de l'action humaine. Avec les phénomènes d'interactivité instantanés qui sont désormais notre lot quotidien, a lieu un véritable bouleversement qui déstabilise le rapport à l'activité des hommes entre eux, dans le délai qui est celui de la réflexion, et cela au profit du réflexe conditionné à quoi l'émotion conduit. D'où la possibilité théorique d'une panique généralisée. Voilà la seconde grande déflagration du rapport au réel.

À vous écouter la peur est à la fois le produit de la vitesse, qui stresse par abolition de l'espace, mais elle est également amplifiée et vectorisée par elle.

Oui, la vitesse angoisse par abolition de l'espace, ou plutôt par défaillance de pensée collective sur l'espace réel car la relativité n'a jamais été vraiment comprise, sécularisée. C'est pourquoi Francis Fukuyama se trompe lorsqu'il pronostique la *fin de l'histoire*. Premièrement car il y a quelque chose d'inutilement apocalyptique dans ce pronostic ; deuxièmement parce que l'histoire continue bel et bien avec la marche du temps et l'action des hommes ; et troisièmement parce que Fukuyama nous égare et nous fait perdre du temps ! En effet, ce n'est pas de fin de l'histoire qu'il s'agit mais bien davantage de fin de la *géographie*. Mon travail sur la vitesse et la relativité m'a conduit, dès 1992, à l'occasion du sommet de Rio sur l'environnement, à évoquer la notion d'« écologie grise ». Pourquoi grise ? Au-delà de la référence à l'ontologie grise d'Hegel, il s'agissait pour moi de dire que si l'écologie verte c'est la pollution de la faune, de la flore et de l'atmosphère, c'est-à-dire en fait de la Nature et de la Substance, l'écologie grise s'intéressait quant à elle à la pollution de la distance, à la pollution de la grandeur nature des lieux et des délais. Près de vingt ans plus tard, je crains que nous n'ayons guère avancé sur la compréhension de cette pollution et donc sur les moyens de la résorber.

Parleriez-vous d'escamotage du réel, et rejoignez-vous en ce sens la pensée de Baudrillard, et sa théorie du simulacre ? On se souvient à cet égard de son article polémique de l'après 11 septembre où il déclarait que la puissance iconographique des tours s'effondrant allait jusqu'à occulter l'événement lui-même.

D'avantage que Baudrillard, dont je ne partageais pas les conclusions sur le simulacre, je souhaiterais rappeler l'existence du

livre de Daniel Halévy, paru en 1947, et intitulé *Essai sur l'accélération de l'histoire*. Il me semble que nous sommes sortis aujourd'hui de l'accélération de l'histoire pour entrer dans la sphère de *l'accélération du réel*. Quand on dit le *live*, le temps réel, on parle de l'accélération de la réalité, et non pas de l'accélération de l'histoire. L'accélération de l'histoire, fort classiquement, c'est le passage du cheval au train, du train à l'avion à hélice et de ce dernier au jet. On est à l'intérieur de vitesses qui sont contrôlées et contrôlables. Qui peuvent être gérées politiquement de sorte que les concernant il peut y avoir une économie politique qui s'instaure et les gouverne. Le temps présent est marqué par l'accélération du réel : nous atteignons les limites de l'instantanéité, la limite de la réflexion et du temps proprement humains.

À l'oubli des lieux s'ajouterait donc l'oubli du corps ?

Oui, et l'homme est obligé de transférer son pouvoir de décision à des répondeurs automatiques qui eux, peuvent fonctionner à la vitesse immobile de l'instantanéité. L'accélération du réel est une mutation considérable de l'Histoire. Considérons par exemple l'économie. Le krach économique que nous avons vécu en 2007-2008 est un krach systémique qui a une histoire. Une histoire qui remonte au début des années 1980, lorsque les bourses mondiales furent interconnectées en temps réel. Cette interconnexion, baptisée « Program Trading » a également une deuxième appellation, hautement suggestive, le « Big Bang » boursier. Un premier krach, en 1987, entérinera et concrétisera l'impossibilité de gestion de cette vitesse. Le krach de 2008, quant à lui, est lié en partie, au « flash trading », c'est-à-dire à des cotations ultrarapides opérées par des ordinateurs qui sont ceux-là mêmes de la défense nationale. On parvient dès lors à des délits d'initiés dans le temps court. En effet, le temps commun de l'information financière n'existe plus, supplanté par la rapidité des outils informatiques, dans un temps qui n'est plus partageable par tout le monde et donc qui ne permet plus la concurrence réelle entre les opérateurs. Nous assistons à la fin d'un temps partagé humain qui permettait la concurrence entre des opérateurs devant faire preuve de *vista* et d'anticipation (une concurrence essentielle au fonctionnement du capitalisme), au profit d'un temps nano-chronologique qui élimine *ipso facto* les bourses qui ne détiendraient pas la même technologie informatique : une manière de spéculation automatisée dans le futurisme de l'instant, en somme. Ces délits d'initiés sont une anamorphose du temps, non encore analysée et sanctionnée comme telle. Alors, la régulation devient impossible car on a fui dans l'accélération du réel. On voit bien à quel point l'absence d'une économie politique de la vitesse est donc littéralement en train de faire exploser non pas le capitalisme,

mais le turbo-capitalisme car celui-ci est pris à la limite de l'accélération du réel. Je suis conscient bien sûr que le krach systémique actuel, avec l'éclatement de la bulle immobilière en 2007, est plus complexe et entraîne à repenser le rapport à la valeur et aux normes comptables, néanmoins le court-termisme est une évidence. Mais le drame, c'est que la science elle-même est touchée, frappée de plein fouet. Millisecondes, picosecondes, femtosecondes, des milliardièmes de secondes, voilà désormais notre réalité devenue inhabitable.

Dans cet espace-temps réduit à l'infini, la peur devient-elle peur du manque d'espace, de la claustrophobie ?

La peur, produit de la contraction spatio-temporelle, devient paradoxalement cosmique. Elle l'était déjà en un sens au temps de l'équilibre de la terreur.

Mais là elle le devient au sens de l'espace-temps. La peur recouvre maintenant le rapport à l'universel. L'universel avait quelque chose de fondamentalement pacifique, tel qu'il était conçu à travers les Lumières et le judéo-christianisme. Désormais la panique devient quelque chose de mystique. Un exemple ? Souvenez-vous : la fin du communisme a vu naître un mouvement passé inaperçu : le « cosmisme ». Leonid Plioutch, un dissident, a voulu écrire un livre sur ce phénomène et sur les philosophes moscovites qui y travaillaient. Le cosmisme était le désir chimérique et expansionniste d'une prolongation de l'idéal communiste dans l'espace universel tel qu'il s'ouvrait à la conquête spatiale. De la même manière, avec la crise du capitalisme, on voit se développer un « cosmo-théisme » nourrissant les mêmes fantasmes mystiques. Le philosophe allemand Peter Sloterdijk, que j'admire beaucoup, travaille significativement sur ce sujet et va jusqu'à, défendre une telle approche, développant même une philosophie de la station spatiale. Pour moi il s'agit ni plus ni moins d'une manifestation supplémentaire de l'illuminisme contemporain. La crise actuelle est donc une crise anthropologique. Littéralement. La « jolie totalité » d'Hegel tend à devenir « l'affreuse globalité » du drame écologique.

Cette peur, n'est-ce pas la crainte d'être dépossédé du réel et donc de toute emprise sur lui ?

La déréalisation est le résultat du progrès, ni plus ni moins. La mise en avant de la réalité augmentée, qui est la vulgate rituelle de la propagande du progrès, n'est en fait qu'une déréalisation induite par la réussite du progrès dans l'ordre de l'accélération et de la loi du mouvement que nous évoquions à l'entame de cet entretien. Cet accroissement continu de la vitesse a entraîné le développement d'une

mégalo-scopie qui a conduit à une véritable infirmité puisqu'elle a réduit le champ de vision. Plus on va vite, plus on se projette au loin pour anticiper et plus on perd la latéralisation. Les écrans sont l'équivalent du pare-brise de la voiture : nous perdons, avec la vitesse, le sens de la latéralisation, ce qui est un élément d'infirmité de l'être au monde, de sa richesse, de son relief, de sa profondeur de champ. On crée des lunettes pour voir en trois dimensions alors que nous sommes en train de perdre la latéralisation, la stéréo-réalité naturelle. La réalité augmentée est donc selon moi un jeu de dupes, un véritable glaucome télévisuel. L'écran est devenu une cécité. En outre, la vision latérale est très importante et ce n'est pas un hasard si les yeux des animaux sont le plus souvent implantés sur les côtés de leur tête. Parce que la survie est liée à l'anticipation de la surprise ; or la surprise n'est jamais frontale. L'animal prédateur vient par le côté ou par l'arrière. Il y a donc une sorte de perte du champ visuel et de l'anticipation de ce qui nous entoure réellement.

Ce qu'on dit là n'est pas fatal. Ce qui le serait, c'est que l'on ne s'en préoccupe pas et que la vitesse continue à ne pas être prise en compte avec la richesse. J'ai toujours pensé que l'économie politique, c'étaient les physiocrates, des hommes du corps, de l'humain, de l'humus, de l'hygiène, qui l'avaient inventée. D'économie politique de la vitesse nous sommes dépourvus. Je ne suis pas économiste mais une chose est certaine, c'est que l'on ne pourra pas s'en passer, sous peine de basculer dans le globalitarisme, à savoir le « totalitarisme des totalitarismes ». Je rappelle pour que la chose soit claire que, pour moi, la maîtrise du pouvoir est liée à celle de la vitesse. Un monde de l'immédiateté et de la simultanéité serait un monde absolument inhabitable et invivable.

Comment faire demeurer du corps, de la densité, dans une logique qui n'est que purement informationnelle ? Partagez-vous cette idée que le progrès a quelque chose à voir avec notre fatum, qui est de ne pas savoir lui résister ?

Il faudrait parvenir à dominer la domination du progrès. Je distingue quant à moi le progrès de la propagande. Pour moi la vitesse, son culte, c'est la propagande du progrès. Là où le bât blesse, c'est que le progrès a fini par être contaminé par sa propagande. La bombe informatique a explosé le progrès dans sa matérialité, sa substance, au sens du réel, de la géopolitique, du rapport au temps, au rythme. Ce contre quoi je me bats, que les choses soient claires, c'est contre la propagande du progrès et non contre le progrès lui-même. Je rappelle que je lisais *Signal* à l'époque de l'Occupation, un journal qui assurait la promotion de l'occupant. J'en ai gardé un souvenir très précis, le pouvoir de la domination et, de surcroît, la volonté de

convaincre de ses mérites, avaient quelque chose d'éminemment contemporain. Aujourd'hui, la propagande a remplacé le progrès. Dans le mot propagande on reconnaît le mot « propagation ». Dans la foi religieuse, il y a la *propaganda fide*, la diffusion de la foi catholique assurée par le département de l'administration pontificale. La propagation et la foi sont de même nature. Or la propagande et la foi, eux, ne sont pas de même nature.

On n'est pas propagandiste comme on est prosélyte...

Tout à fait. Et la propagande est directement issue du fait que l'on n'a pas pris en compte les phénomènes de relativité dont on a parlé depuis le début de cet entretien. Le dégât du progrès, c'est le dégât engendré par sa propagande. Encore un exemple. J'ai toujours dit que je n'étais pas contre les nouvelles technologies mais contre leur promotion. À ce sujet, comment ne pas être effaré par la déferlante médiatique liée à chaque nouvelle production de la firme à la pomme. Ce sont les médias qui se livrent à cette promotion gratuite, à cet illuminisme de masse, qui est à mille lieues de toute information. Et ceci explique comment l'on peut faire passer la réalité augmentée (ces techniques informatiques permettant de superposer à la perception naturelle des images virtuelles), pour du progrès *en soi*. Alors que, bien entendu, ces perceptions nouvelles se paient d'une perte qui est en partie celle du champ perceptif, la réalité augmentée n'étant rien d'autre qu'une réalité accélérée.

Administrer la peur : vers une dissuasion civile

Cette propagande du progrès soulève la question de son propagandiste. Qui sont les hommes en arrière-plan de cette propagande ? Et s'il n'y a pas de propagandiste, comment la comprendre ?

Je crois surtout qu'il y a une sorte de destin lié à cet événement considérable qui fait que la vitesse *domine* la lumière. Aujourd'hui, c'est la vitesse qui éclaire la réalité alors que c'était la lumière qui donnait leurs contours aux objets du monde. Dans la vitesse de la lumière des ondes électromagnétiques qui réalisent cette interactivité instantanée, la vitesse a pris le pouvoir. D'une certaine manière, les ondes, et non plus les rayons, éclairent le réel et cela constitue un phénomène majeur que je n'hésite pas à qualifier d'illuministe. Ce que nous vivons prend la forme d'une sorte de religion, qui n'est pas sans rapport avec un retour au culte solaire mais où la vitesse remplacerait la lumière. Nous assistons au retour d'un grand mythe, encouragé par la propagande du progrès. Il n'y a pas derrière cela, de *deus ex machina* ou de pape, mais nous ne vivons plus au siècle des Lumières, mais au siècle de la vitesse de la lumière.

Avec l'obscurantisme se propage la peur. Mais cette peur contemporaine dont vous essayez de retracer les raisons est-elle réelle ? Ou bien s'agit-il davantage d'une angoisse, une peur sans objet, ou alors d'une phobie, cette extériorisation dans un objet du monde de l'angoisse intérieure ?

La question de la peur est évidemment polysémique et recouvre les trois notions que vous exposez. Le propre de la peur est en un sens de faire feu de tout bois. Mais je crois que des éléments très concrets l'expliquent. Elle surgit dans un moment historique pendant lequel les trois grandes peurs (l'équilibre de la terreur avec la bombe atomique, le déséquilibre du terrorisme avec la bombe informatique et la grande peur écologique avec aussi la crainte de l'explosion de la bombe génétique) ont manifesté une extraordinaire puissance de conditionnement. Günther Anders, dont nous avons déjà eu l'occasion de dire la grande portée théorique, déclare ceci dans son ouvrage *L'Obsolescence de l'homme* (1956) : « On ne mesure pas la puissance d'une idéologie aux seules réponses qu'elle est capable de donner mais aussi aux questions qu'elle parvient à étouffer. » La propagande du progrès que j'ai définie, c'est-à-dire la question de la vitesse et de sa

violence (une violence non sanctionnée) a été purement et simplement étouffée. Certes, il y eut à l'origine un rendez-vous manqué de l'histoire des idées mais après cela, l'idéologie du progrès a empêché de développer la question *politique* de la relativité, et la question de sa violence. De sorte que nous avons consciencieusement mis en place une idéologie de la vitesse, porteuse de peur, et de terreur, comme l'avait bien vu le penseur de la guerre Sun Tsé : « La promptitude est l'essence de la guerre. » Or si le temps, c'est de l'argent, la vitesse c'est le pouvoir, l'essence du pouvoir. Comment ne pas avoir peur du pouvoir, de l'ubiquité, de l'instantanéité, qui sont à l'origine, et c'est très significatif, les attributs du divin ?

Pourtant, lorsque nous avons peur, nous n'avons pas peur de ça... Un grand nombre de peurs intermédiaires, très prosaïques (pour notre emploi, pour notre santé, pour notre sécurité) viennent prendre la place de ce qui devrait constituer le réel effroi, à savoir que le monde devient, tel que vous le décrivez, invivable, compressé, étreint, par la vitesse. Plus grave encore : nous souhaitons toujours plus de vitesse et d'instantanéité. Comment le comprendre ?

Ma tâche, vous l'avez compris, consiste à me concentrer sur cette peur occultée par l'idéologie du progrès. L'effet de serre de la fièvre obsidionale, la claustrophobie de masse d'individus assiégés, voilà ce qui éveille et requiert mon attention. Je voudrais vous rapporter une anecdote historique. Un journaliste américain se rendant dans le ghetto de Varsovie pendant la Seconde Guerre mondiale s'aperçoit que les fenêtres y sont ouvertes en plein hiver, alors même que les habitants brûlent leurs meubles pour se chauffer. S'étonnant de cela auprès des personnes présentes, il se voit répondre : « Vous ne voudriez pas qu'en plus nous fermions les fenêtres. » C'est cela, la fièvre obsidionale : la forclusion. À la pression atmosphérique accrue du réchauffement climatique se surajoute la pression dromosphérique, c'est-à-dire la tension exercée par la vitesse sur la vie quotidienne et le travail. Nous retrouvons évidemment à la croisée de l'environnement et du mode de vie les peurs liées au contexte socio-économique. En la matière, comment ne pas penser à la vague de suicides qui a frappé l'entreprise France Télécom au début de l'hiver 2009-2010 ? Et à ses proportions ! Comment ne pas voir que la peur a été administrée, au sens strict du terme, par l'interactivité instantanée, en particulier dans des fonctions qui ont trait à des activités de communications en temps réel ? L'impact de l'accélération du réel sur les rythmes sociaux est considérable et commence de faire des ravages. La notion d'arythmie que j'évoquais également plus tôt est ici clairement illustrée par le slogan « Time to move », le programme de management mis en place à

France Télécom pour assurer la mobilité permanente des cadres. Les rythmes d'hier qui étaient liés aux saisons, à la liturgie, au dimanche férié, au sabbat, sont progressivement balayés au bénéfice du 7 jours sur 7, du 24 heures sur 24... « Au nom de quoi empêcherions-nous les gens de travailler le dimanche ? Le monde change », entend-on de toute part. Avec l'exode rural du XIX^e siècle et l'exode urbain qui débute (puisque désormais, on constate dans un certain nombre de villes occidentales une diminution du solde migratoire), avec le passage du rythme artisanal au rythme industriel et du rythme industriel au rythme postindustriel caractérisé par les logiques de synchronisation, nous vivons en direct la perte de la rythmologie sociopolitique qui a gouverné les hommes depuis toujours.

Ce que l'on appelle techniquement la compression temporelle est un événement qui modifie concrètement la vie quotidienne de chacun et de tous au même instant. Devant cette accélération de la vie quotidienne, la peur est devenue, en temps de paix, un *environnement*. Nous habitons l'accident du globe, l'accident de son instantanéité, de sa simultanéité et de l'interactivité qui l'emporte désormais sur l'activité ordinaire.

Qu'entendez-vous par environnement ?

Le mot « environnement » est un anglicisme. Le mot-clef à retenir est le mot « habitat », soit le milieu de nos habitudes. Or, il n'y a presque plus de milieu disponible, de place, tout à la fois à cause de la compression spatio-temporelle mais également du fait de la dégradation des écosystèmes. Cette contraction rend possible la fusion entre l'idéologie sanitaire de la Grande Santé écologique et l'idéologie sécuritaire de la quête de l'espace vital du nazisme. Une hybridation qui peut conduire à la biopolitique, telle que dénoncée par un Giorgio Agamben, et à la météo-politique. Ce ne sont plus les saisons et leurs rythmes qui nous conditionnent et forment nos temporalités sociales, mais une météo-politique où l'aléatoire météorologique risque de succéder aux chroniques géopolitiques de l'Histoire.

La biopolitique est le prolongement contemporain du gouvernement de la Grande Santé annoncé par Nietzsche, une utopie qui annonçait la mort de Dieu, et qui sera reprise et dévoyée par les nazis, avec la création des *lebensborn*, ces centres où étaient organisées les naissances d'enfants aryens purs. Il ne s'agit plus alors d'une morale, fût-elle aristocratique, comme chez Nietzsche, mais d'une « racialité », que le racisme a développé « scientifiquement ». La peur est devenue un environnement en ce sens qu'a été réalisée la fusion du sécuritaire (télésurveillance, contrôle des mouvements, etc.) et du sanitaire, ce qui est extrêmement problématique, la traçabilité supplantant toute identité véritable.

La fusion de ces idéologies a également pour conséquence le reflux de l'existence strictement individuelle. Je dis « strictement » car nous sommes bel et bien, par ailleurs, dans une société d'individus, mais dans une société de l'individualisme de masse. Comme l'a diagnostiqué le cinéaste Joseph Losey, « il est trop tard pour avoir une vie privée ». Le communisme des affects, c'est la privatisation du communisme et en ce sens le communisme n'a pas disparu de l'Histoire, il a été privatisé, générant une communauté d'émotions synchronisées. Quelque chose a opéré dans le progrès et sa propagande qui a fait en sorte que le progrès nous préoccupe sans cesse, et nous *occupe* perpétuellement. Ainsi sommes-nous dans une situation d'occupation dans les deux sens du terme, temporel et martial. Sous la pression d'une occupation permanente.

Cette occupation qui nous surveille, nous télé-surveille, qui nous sonde, qui nous teste et nous évalue sans cesse, et nous met à jour, est de plus en plus présente, de plus en plus acceptée comme une fatalité, un destin... La promotion du progrès c'est que l'on est toujours en retard, sur le haut débit, sur notre profil Facebook, sur le traitement de nos emails. Il y a sans cesse des mises à jour à faire et donc nous sommes les objets/sujets d'un masochisme quotidien et d'une mise sous tension consentie.

On songe à Pascal pour qui tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas demeurer en repos, dans sa chambre... La chambre, désormais, c'est Facebook même, où l'on accroche ses photos sur son « wall », mais qui est aussi l'envers de la « chambre à soi » de Virginia Woolf... Pourtant, il doit bien se trouver quelques charmes à ce progrès et même quelques vertus émancipatrices.

La chambre c'est *le* box et *la* box, le terminal haut débit et également le conteneur. Parce que le conteneur est une figure architecturale de la boîte. Il devient le *locus solus* interconnecté. Je ne veux pas passer pour l'éternel Cassandre de la technique, mais il faut bien dire que nous entrons dans un phénomène qui n'est plus laïc du tout. Cette idéologie du progrès, qui n'est pas le progrès, se voit dans un certain nombre de pratiques. Les notions de résistance et de collaboration telles que je les ai décrites à l'entame de cette conversation se présentent à nouveau à notre esprit. Mais nous ne nous sentons plus occupés, nous nous sentons libres et même rendus de plus en plus libres, *délivrés*. Et de fait nous le sommes, de l'espace-temps de toute durée. La question est donc de savoir s'il est bon de s'affranchir de cela, à moins que l'idéal de la libération devienne soit de libération sans contenu, sécession intransitive. Reste que l'on s'aperçoit avec cette pression que la performance et ses exigences

imposent une évaluation sans cesse renouvelée, ce qui engendre un gigantesque stress. Le « stress » : ce « mot-valise » mais qui traduit très bien la pression dromosphérique que j'évoquais. La terreur est donc bien l'accomplissement de la loi du mouvement. Lorsque le suicide lui-même devient un accident du travail (et nous sommes au seuil de la reconnaissance officielle du suicide comme accident du travail), l'administration de la peur est à nouveau à l'œuvre, mais en temps de paix. On passe de la psychopathie, freudienne, à la sociopathie de l'État suicidaire. Ce n'est plus un état psychologique particulier, c'est un état sociologique commun.

Le parcours de notre modernité irait donc selon vous de Freud à Durkheim en somme, le père de la sociologie s'étant abondamment consacré à l'étude du suicide.

Vous avez raison. L'État suicidaire devient socio-politique. La promotion (de pro-mouvoir) publicitaire des NTIC débouche sur l'angoisse d'un stress permanent qui rend l'acceptation de la mort envisageable, et même plus enviable, que l'acceptation de cette *vie-là*. Dans cette perspective, une nouvelle figure paradigmatique de notre modernité peut faire son entrée en scène : le kamikaze. Et si demain l'on commence à reconnaître que le suicide est un accident du travail, on officialise le kamikaze laïc pour la performance. Et la résistance individuelle à l'état d'occupation technologique prendra alors la forme du sacrificiel et donc de la philofolie nihiliste. Selon le plan de performance de l'entreprise, il n'y a donc plus d'autre alternative pour l'employé que donner sa vie pour la patrie de son patron. Telle est la figure de l'héroïsme postindustriel à quoi répond l'héroïsme kamikaze de la résistance à ce programme.

Le phénomène est en effet tout à fait extraordinaire. Mohammed Atta, le cerveau des attentats du 11 septembre 2001, qui a précipité son avion sur le World Trade Center après avoir appris à piloter dans des écoles de formation, constitue un exemple saisissant. C'est son outil de travail, allié à son corps sacrifié, qui a formé son arme de guerre. Je dois rajouter que Mohammed Atta était architecte, et qu'il parlait des tours dans son mémoire de maîtrise qu'il a soutenu à Hambourg. Une remarque s'impose : si les idéologies politiques ou religieuses débouchent sur l'engagement tel que théorisé par Sartre, celles du progrès de l'instantanéisme, du futurisme de l'instant, débouchent sur l'empressement et bientôt sur l'emportement, c'est-à-dire sur la violence tournée contre les autres et finalement contre soi-même. C'est en cela notamment que la question de la vie privée se pose avec acuité.

Le politologue Pierre Hassner a évoqué, concernant la politique internationale post-11 septembre, le déploiement d'un

phénomène qu'il nomme « embourgeoisement du barbare et barbarisation du bourgeois ». Les techniques occidentales de l'information sont parfaitement maîtrisées par les terroristes/déshérités et, comme en retour, les puissances occidentales n'hésitent pas à mettre entre parenthèses leurs corpus moral et juridique, pour livrer leur guerre contre la terreur (Guantanamo, Abou Graïb). N'est-ce pas là encore la peur qui brouille les clivages et les esprits ?

Vous remarquez que lorsque nous parlions d'occupation et à la question que vous me posiez de savoir comment je parvenais à m'y retrouver dans un univers aux frontières estompées, j'ai immédiatement parlé de ma famille puis de mon village. Qu'est-ce que c'est ? Le familialisme, d'abord, puis le communautarisme. Lorsque le monde devient inhabitable, on a recours aux chapelles et aux tribus, fussent-elles largement fantasmées. Lorsque la compression temporelle a lieu, la fragmentation de la société qui en est issue finit par créer une société fractale. Dans mon livre *L'Espace critique*, j'ai examiné la théorie de la géométrie fractale de Mandelbrot et j'ai pris conscience de ce que la globalisation était aussi une fractalisation. Plus les dimensions économiques et sociales sont globales, plus l'organisation de la société devient fractale, et plus cela a de chances de se fissurer et d'exploder. Il n'est pas indifférent que l'explosion des recherches dans ce que l'on nomme les nanotechnologies, qui sont en fait des nanochronologies, ait lieu au moment où la globalisation de notre planète est atteinte dans sa sphéricité. La grandeur de puissance de la globalisation débouche alors nécessairement sur la grandeur de pauvreté de la fragmentation. Celle-ci ne cesse alors de s'approfondir jusqu'à l'égoïsme et la solitude du sujet, ce qui va de pair avec l'individualisme de masse qui est devenu notre état sociologique. Après un temps historique marqué par le collectivisme et les grandes sociétés totalitaires, un autre temps s'est ouvert marqué par le retour à une idéologie individualiste, mais de masse : c'est par la masse et la compression temporelle, l'effet de masse du globe que nous devenons individualistes. La notion d'individualisme de masse devrait être analysée, voire psychanalysée. Faute de l'avoir fait, les partis socialistes sont en crise idéologique. Ils n'ont en fait pas encore saisi que le communisme ayant été privatisé dans le communisme des affects, le socialisme, le *socius*, n'a pas encore découvert son rapport à l'individualité postmoderne.

Plus grave encore, les sociaux-démocrates ont raté le déplacement du centre de gravité de nos sociétés vers le sécuritaire. Dans cette fusion du sanitaire et du sécuritaire que nous avons évoqué, il fallait qu'ils adoptent un point de vue fort. La demande de sécurité est un

fait réel que nous aurions tort de reléguer dans les non-lieux du fantasmatique ou du paranoïde. Car la demande de sécurité, dans un univers soumis à la peur et aux risques majeurs, c'est une réalité politique. Qu'il n'y ait pas d'ambiguïté : je ne parle pas du tout des politiques de Charles Pasqua ou de Nicolas Sarkozy, ni de leur usage de la police. Je parle de la pression, du stress, du rétrécissement d'un monde désormais trop étroit pour le progrès technique où l'individualisme de masse est l'une des très grandes questions psychopolitiques de l'humanité à venir.

Dans son livre intitulé *Le Présent liquide*, le sociologue Zygmunt Bauman a montré que le développement de l'idéologie sécuritaire avait progressé à mesure que les États providence se détournaient, par idéologie ou par impuissance, de l'assurantiel (assurance-maladie ou assurance-chômage). Nous aurions évolué, dit-il, « d'un désir d'assurance individuelle à un besoin de sécurité corporelle ». Parallèlement, le sentiment se précise qu'une forme de darwinisme social est en train de s'imposer. Bauman écrit que « dans les rêves contemporains, l'image du "progrès" semble être passée du discours de l'amélioration partagée à celui de la survie individuelle. Le progrès n'est plus conçu dans le contexte d'un élan vers l'avant, mais en relation avec un effort désespéré pour rester dans la course ».

Dans un monde caractérisé par l'individualisme de masse, mon corps devient le dernier rempart. C'est même la peau qui fait écho aux interfaces des écrans. La surface du corps devient emblématique de ma finitude. Elle entre en résonance avec la plénitude du monde fini. Pour moi qui ai travaillé sur les murs, sur le mur de l'Atlantique, mais aussi comme architecte, sur les résidences sécurisées, les *gated communities*, cette notion de dernière frontière est fondamentale. On passe de l'agoraphobie à la claustrophobie. Effectivement, cette situation est troublante. Pensons à Mermoz lorsqu'il déclare : « Je ne voudrais pas être un survivant. » Cet homme, qui est un homme de la conquête de l'air, qui a participé à l'émancipation aérienne, a la terreur de ne plus pouvoir explorer. En dehors du sport, on assiste au développement de certaines pratiques extrêmes qui renvoient à la pathologie suicidaire et bien sûr à l'agressivité interindividuelle. Qu'on en juge : il y a toujours eu des mauvais garçons. Mais leurs rixes étaient liées à des trafics, ou à des codes d'honneur hiérarchisés aux violences graduées. Désormais, un regard suffit à donner l'assaut et l'on se donne des coups de couteaux pour peu de chose, pour des motifs de plus en plus futiles. L'emportement, décidément, prend le pas sur l'empressement, la réaction sur l'action. Nous sommes dans le coup de sang. Avec également un déficit de verbalisation, un manque de maîtrise du

langage.

En outre, je crois que vous avez raison de parler de darwinisme social. Car derrière cette notion sourd une double interrogation. D'un côté, l'abolition de la peine de mort et, de l'autre côté, la mort volontaire. La liberté du suicide est une liberté naturelle, il n'y a pas même besoin d'en parler. Mais les choses deviennent troublantes lorsqu'un certain discours sur la dignité personnelle enjoint de mettre fin à ses jours et à une vie jugée malséante. C'est d'une perversité inouïe. Mais n'oublions pas que le propre de l'angoisse, c'est de sécréter ses propres théories.

Diriez-vous, avec le sociologue Loïc Wacquant, que nous sommes entrés dans un « nouveau gouvernement de l'insécurité sociale. Une époque où toutes les grandes idées ayant perdu leur crédibilité, la crainte d'un ennemi chimérique est tout ce qui reste aux hommes politiques pour assurer leur pouvoir ».

Je le crois volontiers, ce qui nous reconduit à la deuxième dissuasion, non plus militaire (l'équilibre de la terreur, la dissuasion entre blocs de l'Est et de l'Ouest) mais civile. Aujourd'hui, face au déséquilibre de la terreur qui est notre lot, la tentation est grande pour les divers pouvoirs militaires ou civils d'instaurer une dissuasion civile, c'est-à-dire un état de peur qui permette de geler les situations sociales conflictuelles. Mon premier livre s'intitulait *L'Insécurité du territoire* : l'insécurité sociale contemporaine se lie en effet à cette insécurité du territoire de la contraction temporelle.

Nous ne sommes qu'au début d'une dissuasion civile qui entraînera la confirmation que les idéologies sécuritaire et sanitaire se confondent désormais dans l'écologie dévoyée de l'espace vital, par opposition à l'écologie authentique qui est celle de *l'ici* et du *maintenant*. Et donc je crois que cet état de dissuasion civile risque à brève échéance de remettre en cause la démocratie. Le caractère massif de l'absentéisme électoral en est déjà le symptôme clinique.

Mais tout de même, la démocratie fonctionne. La question n'est-elle pas plutôt de savoir quelle forme pourrait prendre un courage collectif susceptible de se dresser contre le management de la peur ?

Vous le savez, je suis un théoricien critique. Je ne suis pas un homme du recours. Ce que je peux dire, c'est que c'est à travers une conscience approfondie de la crise que jaillira une espérance politique. D'où mon souhait d'une « université du désastre », et d'une intelligence collective de la limite. Nous avons atteint les limites au sens où la Terre est trop petite et où le monde est forclos. Si espérance il y a, elle réside dans cette intelligence collective et universelle de

l'état *réel* du monde. On ne saurait en rester aux seules dimensions politiques ou économiques de la crise. On entend ici ou là dire qu'avec la crise économique entamée en 2007, le capitalisme a signé son arrêt de mort. Mais non ! Cessons cette fractalisation du réel. Le vrai cœur du problème consiste à prendre conscience que la gestion de l'économie ne se fera pas uniquement par l'usage du politique. L'intelligence *philosophique* de l'état du monde doit se développer et reprendre la main sur les grands choix de société que nous devons faire et de ce point de vue-là, il faut retrouver la force originaire de la discipline philosophique dans la Cité. « Où en sommes-nous de l'être au monde à l'ère de la vitesse limite ? », telle est la question que nous devons nous poser et à quoi il faut répondre. À partir de là, mais à partir de là seulement, nous pourrions envisager de prendre des chemins éventuellement nouveaux dans l'ordre du social ou de l'économie. Mais on ne s'en sortira pas au moyen d'un quelconque anarcho-syndicalisme, fut-il vivace et convaincu. Ou bien même au moyen d'une logique qui ferait de l'anti-progrès, son alpha et son oméga. D'où ma réserve, au passage, sur la notion de décroissance. Je ne crois pas davantage qu'il existe de solutions locales : c'est à l'échelle du monde que cette réflexion doit se mener, que quelque chose qui ressemblerait à la naissance, ou à la renaissance de l'Université (un intellectuel collectif majeur de l'Histoire) doit prendre cours. Les marxistes connaissaient l'intellectuel collectif du socialisme. L'intellectuel dont je parle, c'est l'espèce humaine.

À l'époque de la Sorbonne de Salamanque, de Bologne, l'université était une sorte d'intellectuel collectif (gréco-latin, judéo-chrétien et arabe) incontournable. Il faut retrouver cette autorité et cette profondeur de champ, cette intelligence de l'état du monde, dont le défaut explique l'atonie des propositions politiques actuelles.

Le seul caractère distinctif de la version moderne de la peur, écrit Bauman, est peut-être la rupture du lien entre les mesures inspirées par la peur et les secousses existentielles qui lui ont donné naissance.

Le phénomène décrit par Bauman, en effet, a pu être constaté dans le monde de l'art. Depuis la Seconde Guerre mondiale, nous ne sommes jamais sortis de l'expressionnisme. Or, autant j'ai compris le passage de l'impressionnisme à l'expressionnisme qui visait à obtenir la plus grande émotion possible chez le spectateur ou auditeur, autant, lorsque nous avons assisté aux productions des actionnistes viennois, j'ai considéré que le processus n'était plus possible, tolérable. J'ai compris le *Guernica* de Picasso, un chef-d'œuvre, ou les productions d'Otto Dix. Mais le néo-expressionnisme s'est prolongé pour devenir un académisme du dégoût. La peur a produit un art qui se survit à lui-

même, déconnecté des impulsions qui lui ont donné naissance, au point de devenir une peur en soi, une angoisse autonome et cela dans la musique, le théâtre, et même dans l'architecture. Je rappelle que j'ai travaillé sur les bunkers. Il y a bien des architectures post-bunkers qui ne sont plus expressionnistes mais néo-expressionnistes, et même actionnistes. On a pu construire des villas ou des habitations dans lesquelles le malaise physique et mental est recherché par l'architecte, où la torture est un phénomène qui provient du lieu lui-même. Pensons à Takamatsu, l'architecte japonais, qui disait ceci : « En entrant dans mes maisons, je veux que l'on ait peur de s'appuyer aux murs, et que l'on ait le sentiment qu'il y a des lames de rasoir dans les angles. » Takamatsu est un grand architecte nippon, sur lequel j'ai travaillé, notamment avec Félix Guattari à l'École spéciale d'architecture. Mais un angle pour un architecte, c'est très important. Et bien cette pierre angulaire, il souhaitait qu'elle coupât. Ainsi, la culture de la répulsion continue bien après que les causes réelles (guerres, horreurs) ont disparu. En outre, la répulsion remplaçait la séduction, typique de l'architecture ancienne, telle qu'elle peut se voir dans le baroque, la séduction du volume et du nombre d'or, chez Adolf Loos et bien d'autres. Aujourd'hui, c'est le mouvement de recul qui est visé. D'abord parce que cela effraie (je retrouve les bunkers qui sont une architecture de la répulsion), c'est leur visée au sens fonctionnel. Cette société de la peur a suscité son art qui a mis la répulsion à la place de la séduction. Cela explique mes conflits avec Baudrillard, qui était un homme de la séduction et de la simulation quand je suis un homme de la répulsion et de la substitution. Soit une réalité que l'on simule. D'après Jean Baudrillard, on en reste là. Alors que j'ai toujours défendu le fait qu'une réalité qui a été simulée va muter, et finir par se substituer à elle-même pour devenir une réalité autre. Elle aura intégré sa simulation. Nous finissons par avoir des chaînes causales de réalités qui se succèdent. Ainsi, nous vivons l'ère de la substitution et de la répulsion. Et je crois que l'enfermement dans le monde, le « grand enfermement » comme disait Michel Foucault pour le XVIII^e siècle, crée une panique claustrophobique qui se traduit dans nos œuvres. La peur a généré non seulement son environnement, avec les ghettos, les communautés closes, le communautarisme, elle a également généré sa culture, une culture de la répulsion. Ce qui va de pair avec le racisme et le rejet de l'autre, bien entendu. Il y a toujours une bonne raison pour repousser, expulser l'autre.

Comment expliquer, dans le cadre de cette peinture apocalyptique que vous faites de notre monde, que l'hédonisme semble par ailleurs triompher ? On ne peut s'empêcher de penser, pour vous les objecter, aux fièvres de jouissances, à la façon dont

les individus se délectent de la technologie, mais aussi du loisir. Alors, danse macabre ou bémol à apporter à vos analyses ?

Il est difficile de répondre en n'étant pas moraliste. Et je ne suis pas un moraliste. Les Basques disent souvent qu'ils s'amuse sérieusement et je dois être un peu basque. Il m'est difficile de parler de la joie et de la jouissance collective. Je suis fils unique, mon expérience n'a pas été celle de la jouissance mais plutôt de la douleur et de la solitude. Cela dit je ne crois pas du tout à l'hédonisme et sur ce plan-là je me trouve en profond désaccord avec Michel Onfray. Je crois d'ailleurs qu'Onfray traduit en un sens la fin de l'hédonisme. Il en parle avec tellement d'assiduité que cela ressemble à une messe d'enterrement. Or la joie véritable n'a pas besoin de promotion, elle est éclatante. Prenons un exemple : les *raves parties*. Pour moi, ce sont des fêtes baroques au sens politique du terme. Dans les sociétés anciennes du XVII^e siècle, la danse avait une dimension politique et chorégraphique qui communiquait quelque chose du corps du roi à ceux qui l'entouraient. Aujourd'hui, une *rave party* me fait penser à quelque chose de ce type. Elle est une sorte de manifeste politique du mal-être ensemble. Sa grandeur, c'est qu'elle traduit ce mal-être ensemble de l'individualisme de masse. J'ajoute qu'il est très important de remarquer son caractère clandestin, et le fait qu'elle doit pouvoir se produire n'importe où et n'importe quand. Pour l'organiser, on investit un lieu, souvent militaire d'ailleurs (une base militaire, un aéroport), ce qui n'est pas anodin, et en fait une cérémonie politique et logistique du malaise contemporain. Je ne veux pas donner là un jugement moral mais esthétique.

Avec le sentiment de claustration que vous décrivez, nos craintes se nourrissent aussi d'une panique démographique. À tel point que les thèses malthusiennes sont à nouveau discutées. Claude Lévi-Strauss, récemment disparu, n'hésitait pas à poser la question frontalement, les news magazines s'interrogent ouvertement sur une humanité trop nombreuse, ainsi que certains politiques...

La question démographique est cruciale en effet. Mais ce qui compte est la façon dont nous l'abordons. Il existe une exécrable façon de le faire, qui ressort une fois encore de la dissuasion civile. Cette dissuasion civile, on l'a vu, fonctionne de pair avec la mise sous tension de la bombe génétique, la possibilité de faire muter l'espèce humaine, de produire du vivant. Après l'industrie de la mort à quoi les camps et les chambres à gaz ont donné lieu, succéderait l'industrie de la vie, notamment avec la possibilité d'une race humaine OGM remettant en cause l'homme né du sang et du sperme et donc le sauvage, le « naturel » en l'homme. Les « naturels », dans cette

hypothèse, redeviendraient les nouveaux sauvages, l'homme augmenté figurant « l'homme nouveau », non plus façonné par le totalitarisme politique mais par la bio-ingénierie. Nous sommes là plongés dans la question de l'hyper-racisme. Les conséquences néfastes de la grande peur écologique sont extrêmement préoccupantes. Nous risquons de voir s'installer non plus une dissuasion militaire entre les puissants mais une dissuasion civile entre les hommes eux-mêmes. Par quoi cette dissuasion civile serait-elle sous-tendue ? Par la troisième bombe, dont la vérité oblige à dire qu'elle n'a pas encore éclaté, mais qui porte déjà un nom : la bombe génétique. C'est-à-dire la mutation de l'espèce humaine par le génie génétique ; la fabrique d'un être humain à l'empreinte écologique moindre, aux « consommations » en air, en eau, en énergie plus resserrées ; la mise en place d'un organisme génétiquement modifié pour s'adapter à ses nouvelles conditions de milieu, un homme nouveau dont l'empreinte écologique pourrait être moindre car il serait plus économe en protéines, d'oxygène, d'eau, rendu plus compatible avec une Terre aux ressources limitées. Il faut retourner sur ce point aux lumineux travaux d'Henri Atlan. Or il n'y a pas d'acquis sans perte. Il faut la voiture pour que l'on se passe des chevaux, qui sont cantonnés, significativement, aux champs de courses. Nous en sommes maintenant à un point où nous ne pouvons pas perdre ce que pourtant nous travaillons à bannir : l'espace, le temps. La réussite de l'acquis interdit la perte. On ne peut pas prendre le risque d'une telle perte. Günther Anders n'aurait pas dit autre chose. Et c'est pourquoi l'idéologie sanitaro-sécuritaire se retrouve dans cette dissuasion qui serait dissuasion non plus de la substance, de la grandeur nature, mais du naturel au sens de l'Être. L'homme nouveau souhaité par les totalitarismes sera devenu une réalité techno-scientifique à part entière !

Vous nous avez dit comment la quête d'un espace vital, soit au sens de sa conquête par les armes et la guerre (le *lebensraum* nazi), soit dans la recherche d'une exoplanète à conquérir, constituait évidemment une double impasse. Mais face à la claustration que vous décrivez, que peut-on imaginer ?

Restons donc un peu sur la question démographique, car c'est un défi inscrit au cœur du monde concret. Le problème de la question démographique est qu'il est pour l'essentiel traité comme un problème numérique, purement quantitatif. Au passage, je suis étonné de voir à quel point tous les enjeux décisifs de notre avenir tournent à l'avantage du quantitatif dans les prémisses et au détriment du qualitatif. Or, je ne pense pas que l'on puisse traiter de l'avenir de l'histoire en termes uniquement quantitatifs. Car lorsque l'on opère ainsi, d'une certaine manière nous sortons de l'Histoire. En

commençant à examiner les problèmes du point de vue quantitatif, nous sommes conduits paradoxalement à entrevoir des solutions qui rompent puissamment, qualitativement cette fois-ci, avec notre vie véritable. Je m'explique. Il est frappant de constater par exemple que la mathématisation du réel, à travers les sciences physiques ou biologiques, a conduit, par sa logique propre, à la question de l'opportunité de l'exobiologie, c'est-à-dire à l'opportunité d'une vie en dehors de la vie. Considérons les pratiques de vie extrêmophiles, qui intéressent beaucoup les exobiologistes, très curieux de savoir par quels moyens la vie, le vital, peut se débrouiller dans des conditions hostiles à l'homme. Cette méditation va certes de pair avec le quantitatif : conditions de vie difficiles, atmosphère raréfiée, etc. Le problème, c'est que l'exobiologie ce n'est pas seulement la question de trouver un endroit où l'on vivrait moins bien mais où l'on pourrait *survivre*, c'est donc surtout une façon de reposer la question de l'Histoire et celle du vital, questions qui sont de l'ordre du qualitatif. Ainsi, par petites touches, l'industrie de la vie n'aurait plus simplement trait au post-humain ou au trans-humain, mais à l'ex-humain, ou plutôt à l'outre-humain. De même que nous vivons en présence d'un outre-monde (un cybermonde), nous donnerions naissance à un outre-humain. En fait, je crois que l'obsession quantitative nous conduit tout droit à une révolution qualitative, à une révolution exobiologique qui échappe à toute rationalité, non réductible aux chiffres qui lui ont donné jour. Nous sommes, vous le comprenez bien, au-delà de Malthus. Malthus était à la naissance de la pensée statistique. Quant à nous, nous voilà rendus à la fin du numérique. Je n'accepte pas de me faire enfermer dans le nombre, le culte numérolgique.

Comment faire pour échapper à cette loi du nombre ?

Pour sortir de cette logique sommairement quantitative, il faut avoir conscience que la question du mouvement est centrale. Pendant longtemps, le schéma de déplacement des hommes sur Terre a pris la forme de l'exode linéaire, d'un point donné vers la Terre promise, dont le mythe biblique est la représentation archétypale. Puis, nous avons connu l'ère de l'anthropo-statique, de la sédentarité. Nous sommes en train d'en sortir pour entrer dans le temps, non pas du nomadisme tribal, mais de l'anthropo-dynamique. Le schéma qui est en passe de s'installer est celui de l'exode en circuit fermé, en boucle : un exode où l'on tourne. Ce qui nous est donné à voir et à penser c'est l'ère de l'exode urbain et la fin de la sédentarité. Depuis plusieurs années, soixante villes américaines se dépeuplent, et plus de quatre cents en Russie. Le phénomène n'est donc pas anecdotique. La crise des *subprimes*, qui a déclenché la plus grosse crise économique depuis celle

des années 1930, annonce le déclin des villes, et pas simplement le déclin de certaines d'entre elles, comme Détroit, liée à un type d'industrie (en l'occurrence automobile) en pleine nécessité de reconversion. De sorte que progressivement, nous quittons l'inertie immobilière, ce qu'est en propre une ville, pour entrer dans l'inertie polaire provoquée par le temps réel. La vitesse immobile de l'interactivité remplace la vitesse immobile de l'activité, qui allait de pair avec la coprésence des individus.

Or, il faut comprendre que ce changement d'inertie va bouleverser l'histoire du repeuplement de la Terre. Cet exode en circuit fermé figure un moment historique du peuplement qui peut remettre en cause la nature de la démographie. Car de même que la démographie des nomades était différente de celle des sédentaires, de même la démographie de ce moment d'inertie caractérisé par l'exode en boucle sera différente : le rapport à la procréation va muter.

C'est la question de l'enracinement qui va se voir entièrement reconsidérée ?

Tout à fait. Lorsque l'on fonde une famille, on l'enracine. Et, bien entendu, on ne l'enracine pas de la même façon selon que nos vies sont placées sous le régime de l'inertie polaire ou sous celui de l'inertie immobilière. Pourquoi « polaire » ? Car le pôle, c'est la fixité, l'axe. Or l'ubiquité et l'immédiateté ne sont rien d'autre que des immobilismes. La relativité nous l'enseigne : la synchronisation parfaite, cela revient à de l'immobilité. Le sédentaire contemporain, c'est celui qui est partout chez lui, grâce aux portables, et le nomade, c'est celui qui n'est nulle part chez lui, celui qui est exclu. Mis au ban. C'est l'exilé de partout. Mais entre les exilés de masse (un milliard d'êtres humains vont être conduits à se déplacer dans les prochaines décennies) et les touristes, il y a une fusion qui va s'opérer. Les touristes sont en train de devenir les immigrés de cette inertie du portable. Dans les sociétés du XX^e siècle, la ville était encore *at home*, chez soi, *via* la radio par exemple. Avec les nouvelles technologies, la ville est sur soi, on l'emporte avec nous. Le monde est donc passé de la révolution des transports à la révolution de l'emport. Les lieux de communication sont des lieux de rupture de charge entre un véhicule et un autre, un type de rencontre et un autre. C'est le monde qu'on emporte sur soi en attendant l'en-soi, la puce RFID (Radio Frequency Identification), l'implant de technologie nano qui fera que le monde sera non plus devant soi, mais à soi. Le « chez-soi » a duré des millénaires avec des variantes depuis le néolithique, puis le « sur-soi » a pris sa place à la fin du XX^e siècle avec la miniaturisation, pour l'abandonner dans quelques années à l'« en-soi » de l'incorporation. Nous retrouverons alors avec une acuité douloureuse les notions de

limite et d'altérité. Les choses se jouent là, qui dépassent la sédentarité immobilière. Cela va remettre en cause le repeuplement du monde, qui désormais s'effectuera dans le mouvement. On observera pour la dynamique de peuplement le même type de mutations que celles observées relativement au navire et au couvent : après la gyrovagie, c'est-à-dire le nomadisme des moines, saint Benoît a inventé le monastère, leur sédentarité ; inversement, les femmes sont présentes sur tous les navires du monde, alors qu'à l'origine, elles étaient absentes du mouvement nautique, ce qui a donné lieu au mythe des Sirènes.

Milan Kundera écrit dans son *Art du roman*, qu'« il y a une unité de l'humanité, personne ne peut s'échapper nulle part ». On songe à ce terrible constat en vous entendant parler de cet exode en boucle qui se dessine sous nos yeux...

Michel Foucault a daté du XVIII^e siècle l'émergence du phénomène de l'enfermement avec le développement des asiles et des prisons. Je crois que le grand enfermement réel, lui, est devant nous. La claustrophobie de masse qui s'empare des peuples est l'une des raisons de la grande peur écologique qui se caractérise notamment par la crainte d'une planète incapable d'assurer notre développement. C'est pour cela que le mouvement, l'échappement, l'exode, deviennent des phénomènes permanents. La seule solution désormais, c'est de bouger constamment ou bien de fuir définitivement.

De bouger ou, inversement, de se barricader chez soi en espérant préserver son espace, dans une logique qui n'est plus celle de la quête de l'espace vital mais celle de sa préservation.

Si j'ai travaillé dix ans à relever les bunkers de l'Atlantique, c'est parce que j'ai vécu ma jeunesse dans la forteresse Europe bouclée par le mur de l'Ouest. Il est assez net que la tentation est grande, aujourd'hui, de reconstruire la forteresse Europe, une forteresse anti-migratoire cette fois, avec l'externalisation de la police migratoire à de véritables sous-traitants (comme la Libye). Le grand slogan de notre époque, c'est « flux tendu stock zéro » : la devise de la grande distribution serait en réalité à mettre au fronton de notre avenir. Le stock, c'est aussi bien le *stock exchange* que la ville : l'accumulation est dépassée au profit de l'accélération.

Nouvelles peurs, nouveaux combats

D'où vient que la vitesse a pris ce pouvoir d'attraction, ce « charisme » qui nous méduse et nous abuse ?

Son dégât, c'est sa réussite. Nous sommes là en présence d'un paradoxe extraordinaire. Et je précise que le paradoxe, pour moi, n'est pas une aporie mais bien le lieu de compréhension d'une tension puissante, d'un sens à ne pas manquer. Or, je le répète, le propre de la vitesse, c'est que sa réussite est également son dégât. Ce n'est pas une erreur, une errance, au sens de faire le mal ou de se tromper. C'est la réussite elle-même qui devient une catastrophe. À un savant, un homme d'État, une célébrité, il est très difficile de résister à la réussite, même si elle est mortelle. Les sports de l'extrême, le dopage sportif, la tentation pour la vie extrémophile nous l'indiquent : se doper va de pair avec la réussite, quand bien même la réussite est catastrophique pour le corps et l'éthique sportive.

***Citius, altius, fortius*, plus vite, plus haut, plus fort : n'est-ce pas la devise même de l'olympisme que vous contestez et plus fondamentalement le désir intrinsèquement humain de se dépasser ?**

Le drame de notre société actuelle fondée sur la vitesse est ce qui fait le succès d'une fusée dont la vitesse de libération permet de s'arracher à l'attraction terrestre pour se projeter vers l'outre-monde. Songeons à Bossuet distinguant deux grandeurs, la grandeur de puissance et la grandeur de pauvreté. Eh bien qu'on le veuille ou non, on ne peut pas séparer la grandeur de puissance, c'est-à-dire la réussite, de la grandeur de pauvreté, la finitude. La constance avec laquelle nous nous acharnons collectivement à les dissocier nous a conduits à la troisième grande peur, la peur écologique. La Terre est trop petite pour le progrès, elle est trop petite pour le profit instantané. L'accélération qui domine l'accumulation (« flux tendus, stocks zéro »), la fait imploser sous nos yeux. Considérons par exemple les logiques de distribution telles qu'elles s'offrent à nos yeux : il y a de moins en moins d'entrepôts, presque plus de stocks, uniquement des flux. On voit bien que l'accélération, la pure vitesse de circulation, l'emporte sur l'accumulation. En ce sens, le turbo-capitalisme a fait sauter le capitalisme d'accumulation, et les grandes banques, au profit de banques plus gigantesques encore qui, probablement, ne seront plus du tout secourables par les États nations !

En l'occurrence, ne faut-il pas s'en réjouir ? Car c'est bien parce qu'elles se savaient couvertes par les États que les banques ont pris des risques inconsidérés...

À ceci près que ce sont les États qui risquent de faillir, annonçant par là même une perspective révolutionnaire. Or, quant à moi, je ne suis pas révolutionnaire, mais *révélationnaire*. Ce que j'ambitionne de dire et de décrire n'a absolument pas pour vocation de révolutionner le système, ni n'entend déboucher sur un quelconque changement de régime politique : je préfère le révélé au révolu. Or, ce qui est révélé, c'est l'accélération du réel qui élimine l'accumulation, non seulement des produits mais aussi des biens, des habitats, des personnes. Avec les délocalisations, c'est la destruction pure et simple de l'appareil productif qui est à l'œuvre. Avec elles, c'est le *hic et nunc*, le « ici et maintenant » qui n'a plus de valeur. Pour être plus précis encore, le *hic et nunc* a un trop grand *coût* et donc n'a plus de *valeur*. Cela explique la phrase qui sert de sous-titre à l'exposition que j'ai faite avec Raymond Depardon à la fondation Cartier à Paris : « Terre natale : ailleurs commence ici. »

Rejoignez-vous, disant cela, ce que certains écologistes appellent le « localisme » ? Surtout, celui-ci ne risque-t-il pas de prendre les couleurs du repli, voire de la nécrose ?

J'accepte le terme de localisme car la logique de l'empire consiste à dire « ici commence ailleurs ». Il consiste à considérer le destin humain avec la même perception que le lanceur de fusée qui voit sa fusée réussir son arrachement à la réalité de la Terre. L'empire consiste à postuler que le *hic et nunc* est révolu, et que seule règne l'interactivité.

Pour l'impérialiste, il est définitivement acquis que la vitesse immobile de l'instantanéité a remplacé la vitesse immobile de la coprésence. Vous et moi sommes, au moment où nous parlons, dans la vitesse immobile du face-à-face et de la coprésence du dialogue. Mais nous pourrions « discuter » en étant l'un et l'autre en deux points opposés du globe. Toutefois, entre-temps, nous aurions perdu le rapport au monde matériel au profit d'un monde ondulatoire, nous aurions basculé dans un processus de déréalisation. Et puis nous aurions perdu le pouvoir de détermination de notre conversation. À la limite, ce sont des logiciels qui finiraient par nous répondre l'un à l'autre.

C'est cette prise de conscience qui a conduit George Bush père et Mikhaël Gorbatchev à mettre en place des procédures pour éviter le règne de l'instantanéité des radars qui pouvaient déclencher une frappe nucléaire sans intervention humaine, sans décision possible.

Les SS20 en Europe à l'époque de la guerre froide notamment, étaient situés de façon tellement proche les uns des autres que la rapidité de réaction en cas d'attaque ne pouvait être que du ressort des ordinateurs. On voit bien à quel point nous nous trouvons là dans des situations limites ; ce sont des questions écologiques dans le sens où il s'agit de l'espace et du temps. La Terre est trop petite pour l'activité interindividuelle au profit de l'interactivité, de l'immédiateté et de la simultanéité.

Mais ne peut-on vous rétorquer que c'est parce que la Terre est trop petite qu'il faut saisir l'opportunité de l'interactivité ? Les possibilités techniques de la réalité augmentée permettraient de remplacer le coût écologique que représentent nos déplacements physiques réels...

Je crois non seulement que c'est un faux-semblant mais qu'en plus la chose est invivable. Nous sommes passés du crépuscule des dieux au « crépuscule des lieux ». Ce n'est pas un jeu de mot. Nous sommes *au* monde. Nous ne sommes pas de purs esprits. En ce sens je suis matérialiste et phénoménologue. Or la peur qui tend à s'emparer des foules provient de ce sentiment que quelque chose d'essentiel est en train de se perdre définitivement, qu'un rapport aux lieux et au réel est en train de s'évanouir, de se dissoudre, frappé d'évanescence. Vous savez, pour un architecte, les proportions sont essentielles. À côté de la « Nature », il y a là la « grandeur nature », c'est-à-dire la question des proportions et des dimensions. Être un homme, cela se joue entre 1,50 et 2 mètres, et non 18 mètres, car alors nous rentrons dans le monde du sycomore ou du séquoia. Si l'on considère une puce informatique, nous sommes dans l'ordre du demi-millimètre. Or la pollution de la grandeur nature, la pollution des proportions, ce n'est rien d'autre que la pollution du rapport de l'être au monde. Nous sommes dans un rapport à l'autre qui est un rapport de grandeur. « Grandeur » non pas au sens symbolique et abstrait mais au sens physique et physiologique. Nous vivons de la grandeur de l'autre, du monde et des lieux. Ces « touristes de la désolation » qui désormais parcourent le monde dans une sorte de fièvre obsidionale (la fièvre des assiégés) ont compris, peut-être sans le savoir, cette disparition de la grandeur nature. Je crois qu'avec les émigrés de la misère et du désespoir, ils forment d'ailleurs un couple en miroir, aux logiques symétriques et inverses. Les émigrés du bonheur veulent voir le monde en entier car d'une certaine manière ils savent qu'ils l'ont perdu avec l'interactivité, la télé, l'écran. Les émigrés du malheur fuient quant à eux un monde invivable, Haïti ou l'Afrique. On retrouve l'*hubris* des Grecs, la notion de démesure se réinstalle dans l'histoire. Notre difficulté tient en ce que, contrairement aux Grecs qui la

mettaient en scène pour la garder à distance, l'*hubris* est aujourd'hui en train de gagner la partie. Le progrès est devenu démesure. Nous ne nous battons plus contre elle, nous en jouissons en battant en retraite. C'est cela l'hédonisme contemporain que vous m'objectiez tantôt. En fait, la nature de la grande peur écologique est celle du grand enfermement dans un monde trop petit et l'apparition de tentations cosmothéistes, la volonté de découvrir une planète habitable enfin, pour des exobiologies et une vie extrêmophile. Ce qui signifie n'avoir rien compris à l'authentique écologie humaine.

Tout se passe comme si nous souffrions dans cette crise d'un excès d'imagination et d'une faiblesse d'imagination. Jean-Pierre Dupuy, à propos des conséquences de la bombe H. écrit ceci que « dépassés certains seuils, notre pouvoir de faire excède infiniment notre capacité de sentir et d'imaginer », ce qu'il nomme « décalage prométhéen »...

Je crois surtout que nous faisons face à l'émergence d'un véritable délire collectif renforcé par la synchronisation des émotions : cette soudaine mondialisation des affects en temps réel qui frappe l'humanité au même instant, et ceci au nom du Progrès. *Emergency exit* : nous sommes à l'ère de la panique généralisée.

Diriez-vous que la dynamique du progrès, soit le désir de libération continu, a pris le pas sur son contenu (pouvoir au bonheur de l'humanité), ou bien que c'est la notion de promesse elle-même qui a disparu ?

Je crois en effet que la notion de promesse a beaucoup souffert et que le nihilisme s'est installé en profondeur dans la modernité. Le nazisme, bien sûr, fut fondateur en la matière. Moi qui suis chrétien, j'aime me remémorer la considération suivante. Un philosophe dit à son interlocuteur : « Comme cela, vous ne croyez pas en Dieu ? — Non — Tiens ! Mais alors vous croyez en tout le reste ! », répond le philosophe. C'est ce « tout le reste » qui est en train de finir. On ne croira bientôt plus en rien et le nihilisme aura atteint sa quintessence. On sera entré dans ce que j'appelle le mono-athéisme, foi paradoxale de celui qui ne croit en rien *du tout*. Même les zones les plus ouvertes au nihilisme, comme les places financières, sont minées par une sorte de nihilisme hyperbolique. Les acteurs du monde de la finance n'ont plus confiance, ce qui est extrêmement préoccupant car ce sont bien la confiance et la concurrence qui sont à la base du capitalisme. Pourquoi n'ont-ils plus confiance ? Pour une raison d'une simplicité biblique. Parce que la confiance ne saurait être de l'ordre de l'instantané. Elle doit se construire, se mériter, *dans le temps*. La confiance instantanée, la foi instantanée, cela ne marche pas. Il faut du temps pour avoir confiance, il faut du temps pour avoir la foi. Cela

se construit : il y faut du tempo, du rythme. C'est en cela que la liturgie, comme « acte du peuple », est capitale. Dès lors, d'une certaine façon, le mono-athéisme consiste à ne croire en rien du « grand » tout. L'ère de la philofolie peut alors s'ouvrir et s'épanouir, et avec elle une sorte d'hyper-fascisme. Nous sommes au bord de cet extrémisme-là avec la crise systémique de la Bourse.

N'y allez-vous pas un peu fort ?

Je crois surtout que les opérateurs boursiers sont les victimes de l'illuminisme que j'ai eu l'occasion de décrire, fait d'un succédané de culte solaire, où le culte de la vitesse a pris le pas sur le culte de la lumière. Après l'accident des substances (de la Nature), l'accident des distances (la commensurabilité avec la contraction des délais de voyage), nous sommes entrés dans l'accident des connaissances (qui a trait aux limites de notre cerveau confronté à l'immédiateté des nano-chronologies). Autrement dit, la science est elle-même au bord d'un véritable krach systémique, d'un coma philosophique. Face à ce krach, j'ai proposé une « université du désastre » qui n'a rien à voir avec le désastre de l'Université ! Il s'agit d'une invitation à refaire connaissance à l'ère de la vitesse. Or la grande peur écologique combine ces trois pollutions : pollution des substances, des distances, et pollution des connaissances. Que l'on songe, sur ce dernier point, à la célèbre phrase de Norbert Wiener, père de la cybernétique : « Le monde de l'avenir sera une lutte de plus en plus serrée contre les limites de notre intelligence. »

Soit mais l'aventure humaine peut-elle se fonder sur une posture uniquement défensive ? N'avons-nous pas besoin, non pas seulement de lutter contre nos limitations, mais de repousser la frontière, de rêver à de nouvelles utopies ?

Souvenons-nous de cette parole du poète Saint-John Perse : « S'en aller, s'en aller, parole de vivant ! » Mais vers où, en effet ? Vers quelle utopie et, plus important, vers quelle uchronie, vers quel nouveau rapport au temps ? Cela pose incidemment la question de savoir si les penseurs, depuis les présocratiques jusqu'aux modernes, peuvent encore nous être d'un quelconque secours dans la période que nous connaissons. L'accélération du réel est telle que je ne pense pas que les penseurs d'un passé lointain puissent nous être très utiles. Attention ! Nul mépris de ma part.

Il faut connaître les Anciens qui sont d'une extraordinaire richesse. Mais ils ne sauraient suffire. Pourquoi dis-je cela ? Parce que la philosophie dans le rétroviseur ne nous aidera pas à aborder la question de la finitude du globe, du grand enfermement de la conscience. Bien davantage, c'est du côté de la constitution de

l'université du désastre qu'il faut chercher. Il vient de se tenir à la Nasa une séance de travail réunissant des philosophes, des physiciens et des mathématiciens, qui avait pour objectif de lancer les bases de ce que ce groupe de chercheurs a nommé « université de la singularité ». Voilà qui est prometteur car reprenant la question de la singularité, de notre singularité, ils mettent l'accent sur la notion de limite et de finitude, et cherchent à casser la mécanique folle de l'*hubris* technique. Le caractère inouï de ce que nous vivons exige une pensée autre, un au-delà conceptuel, que j'appelle la « révélation », au sens apocalyptique de « nouveau jour ». En allemand, l'« apocalypse », c'est le « jour le plus jeune ». Ce qui s'est passé à Hiroshima et à Auschwitz exige de nous un travail productif et non simplement complémentaire. Il ne faut pas couper avec la racine, certes, mais nous sommes à la tâche. À la tâche comme l'étaient Héraclite et Parménide en leur temps.

D'où vient cette relative sécheresse conceptuelle de la philosophie concernant l'explication du monde depuis l'avènement du nucléaire ? Pourquoi ne parvient-elle pas à saisir la nouveauté de ce qui nous est mis au défi d'affronter ?

Parce que nous n'avons pas réussi à penser l'accélération. Et que la pensée de la vitesse n'est pas une pensée de l'Antiquité. La chose est d'ailleurs logique car la vitesse, à l'origine, est métabolique : c'est la vitesse de l'animal, du coureur de Marathon, puis du cheval, éventuellement du voilier. La question de la vitesse est une question éminemment moderne et même postmoderne si l'on songe à la vitesse limite, celle de la lumière, qui est désormais notre réalité avec le numérique et les calculateurs de hautes fréquences. Avec cette vitesse limite, j'ai même des scrupules à qualifier notre temps de « contemporain » ; je qualifierais plus volontiers la séquence dans laquelle nous sommes placés d'in-temporaine, au sens où le régime de vitesse qui est le nôtre ne se situe pas dans le cadre de la tripartition habituelle passé-présent-futur. L'instantanéité est outre-monde et outre-temps. Le XX^e siècle a été le siècle des révolutions technoscientifiques. Ce dont on a besoin c'est d'une révélation philosophique, c'est-à-dire, enfin, la convergence des futurs Bergson et des futurs Einstein. Et cette fois-ci, il faudra bien qu'ils s'entendent.

On pense au bel ouvrage d'Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance*. Mais cet idéal n'est-il pas devenu impossible ? La technicité extrême des disciplines fondamentales laisse-t-elle encore de la place aux humanités ?

Je ne crois pas que la difficulté vienne de la technicité de la science fondamentale. Car après tout, les notions que nous examinons, vitesse, relativité, finitude, etc., ressortent de problématiques que les

humanités sont très bien placées pour éclairer, en dialoguant avec les scientifiques eux-mêmes.

Non, la difficulté principale, la cause de ce divorce entre sciences « exactes » et sciences « humaines » provient surtout du fait, selon moi, que la science s'est militarisée, c'est-à-dire que son objectif n'a plus simplement été celui de la connaissance mais celui de la connaissance de puissance *finale* : les gaz puis la bombe. Par « connaissance finale », j'entends la fin du monde et la fin de la vie. Tout l'objectif est de substituer la philo-science à la techno-science, et de redécouvrir l'Autre de la philosophie et de la science, qui étaient unies à l'origine. C'est pour cela que je parle de révélation et non pas de révolution. La technique n'est pas révolue, mais elle ne peut plus continuer *comme ça*. Si elle ne le peut plus, ce n'est pas uniquement que nous perdons de vue le sens de ce que nous faisons et que nous travaillons consciencieusement à bâtir un monde inhabitable, c'est aussi pour une raison absolument technique, à savoir le reflux, la remise en cause des sciences expérimentales.

Que voulez-vous dire ?

J'ai eu à ce sujet des débats un peu vifs avec le physicien Etienne Klein qui ne me suit pas sur cet aspect des choses mais je crois que la peur contemporaine est également liée, pour l'homme de science, à cette remise en cause des sciences expérimentales. Pourquoi ? Celles-ci, telles que Claude Bernard en a été le paragon, fondaient les sciences exactes. C'est parce que nous expérimentions, et en ce que la théorie se voyait confirmée par l'expérimentation, que nous pouvions continuer à penser que la théorie demeurerait, pour l'heure, adéquate. Faute d'expérimentation, nous sommes de retour dans la magie et non dans la science. Or désormais, le problème, gigantesque, tient en ce que nous ne pouvons plus expérimenter la nature du progrès. Cette impossibilité de l'expérimentation fut constatée pour la première fois en 1945 à Trinity Site, le lieu de la première explosion de la bombe atomique dans le désert du Nouveau-Mexique, lorsque Oppenheimer a déclaré qu'avait été commis un péché scientifique. En effet, lorsque le bouton de mise à feu a été enclenché, nul ne savait réellement jusqu'où les réactions en chaîne allaient conduire et l'on ignorait tout bonnement si l'espace n'allait pas se désintégrer. Postés à 30 km du point de déflagration, les scientifiques, sur leur point de contrôle, ignoraient s'ils étaient à une distance suffisante et le journaliste officiel du projet, appelé « Manhattan », avait préparé à l'avance plusieurs recensions de l'essai, allant du succès total à la catastrophe majeure. Qu'est-ce à dire ? Tout simplement que la puissance de la théorie et de la science exacte nous a conduits aux limites de l'expérimentation, puisque la question de l'atomisation des

expérimentateurs se posait. Il s'est agi pour la première fois dans l'histoire de la science d'un test à l'aveugle, littéralement. Il est d'ailleurs saisissant de constater qu'en 2008, alors que le grand collisionneur du Cern allait être mis en route (je rappelle que ce dernier vise à faire entrer en collision deux faisceaux de particules circulant à la vitesse de la lumière pour reproduire les phénomènes physiques ayant pris cours juste après le Big Bang), le physicien Otto Rossler, spécialiste du chaos à l'Université de Göttingen, a mis en accusation les scientifiques franco-suisse en leur demandant : « Qui vous a donné l'autorisation de prendre le risque de créer un trou noir ? » Une fois de plus je ne suis pas en train de dire qu'il ne faut pas expérimenter : la grandeur de la science, c'est l'expérience. Mais quand le succès des sciences mène à la fin de l'expérimentation, alors la question d'une « sur-magie », d'une « new magie » se pose. C'est si vrai que la maintenance de l'expérimental des bombes atomiques des puissances nucléaires se fait désormais dans des simulateurs informatiques. Nous simulons les effets de bombes que l'on fait exploser « en machine », car on ne peut plus les expérimenter « en vrai », les dégâts devenant impossibles à maîtriser. Une limite expérimentale a d'évidence été atteinte et le règne du quantitatif, du calculateur, est définitivement consacré. C'est cela que je nomme « remise en question de l'expérimentation scientifique », qui fonde la science exacte, la *big science*. Et si l'on se prive de l'expérience, alors c'est le chemin de la magie qui est retrouvé, de nouveau défriché, et avec elle la figure du savant fou, et le développement de la philofolie.

Mais n'en va-t-il pas de même pour toutes les recherches fondamentales actuelles, et en particulier s'agissant des recherches sur le vivant ?

Bien sûr, c'est ce que j'ai nommé ici même bombe génétique. À travers le calculateur, on peut décoder le génome humain et déclencher un phénomène d'industrialisation de la vie, après l'industrialisation de la mort.

L'analogie que vous faites est d'une extraordinaire violence. La maintenez-vous ?

Absolument. La notion d'industrialisation, c'est-à-dire de standardisation, est bien là. Je rappelle quels sont les termes du débat : la révolution industrielle a produit de la standardisation et la révolution informationnelle de la synchronisation. La biopolitique devient donc une question majeure, qui n'est plus seulement celle de la gestion d'une pandémie type grippe A. Et il n'y a plus de garde-fous, en dehors des religions, pour nous prémunir de ces dérives.

En France pourtant, quand on est spécialiste du génome ou

chercheur sur les cellules totipotentes, on est beaucoup plus contraint pour travailler que partout ailleurs dans le monde pour des raisons juridiques. Au risque d'un retard scientifique dommageable. Que répondez-vous à cela ?

D'abord que vous utilisez significativement le terme de « retard », toute chose étant désormais conditionnée par le masochisme de la vitesse. Ensuite que ce que vous décrivez n'est pas une exception française, mais européenne. Or c'est l'Europe qui est à l'origine de l'Université et donc de la science contemporaine. C'est parce qu'elle est à la source de celle-ci qu'elle manifeste aujourd'hui, selon moi, de fortes réticences à aller plus avant dans la manipulation du vivant. Cette résistance européenne est celle de notre passé millénaire. Or la question posée par le génie génétique est ni plus ni moins celle du surhomme, autrement dit la possibilité d'une vraie différence entre humains. Il ne s'agira plus alors des « races » telles que les couleurs de peau les ont abusivement désignées, mais de la différence ontologique entre ceux qui seront nés du sang et du sperme, et ceux qui naîtront demain du calcul et de la bio-ingénierie. Cette rupture entre ces deux types d'humanité serait infiniment grave, parce qu'irréversible et incontestable, au contraire de l'ancienne opposition entre sauvages et civilisés. La discrimination pourrait atteindre des proportions désastreuses.

N'y a-t-il pas un orgueil un peu excessif à se penser contemporain de la catastrophe ? Et, plus grave peut-être, un effet d'optique trompeur ?

Pour me prémunir de cela, j'essaie de m'attacher au beau terme de « singularité ». Nous sommes en train de vivre la dernière des mondialisations : celle de la finitude de la géographie face à la compression temporelle, ce qui fonde l'« écologie grise ». Nous sommes placés face à une singularité (sans référence de recours ou de secours) dans l'Histoire.

Est-on donc si incapable de la reconnaître ? J'ai utilisé le mot « désastre » non par catastrophisme, mais par référence au mot « astre », le désastre étant un accident de l'astre : or je crois que notre totalité géophysique est bel et bien accidentée. Nous, modernes, sommes-nous capables de reconnaître l'inouï jusque-là non dit ? Lors de mes cours au Collège international de philosophie, j'ai choisi d'explorer les significations, les enjeux du mot « inouï ». Et j'ai toujours été estomaqué de voir la difficulté à penser l'inouï, c'est-à-dire à penser la téléprésence et la bilocation. D'un point de vue religieux, bien sûr, la question de la bilocation a été posée : c'est celle de l'apparition d'un saint à deux endroits en même temps. Mais du point de vue technique et « réel », non. La chose est d'autant plus

stupéfiante que la « bilocation » est devenue aujourd'hui « multilocation », et que la question demeure philosophiquement intouchée. À mon sens, reconnaître la singularité, c'est comprendre l'impensable de la téléprésence interactive.

Pour réfléchir sur cette singularité, il faut de la liberté. Mais cette question de la liberté, précisément, n'est-elle pas extraordinairement brouillée dans la mesure où la révolution des technologies de l'information se confond avec la promesse contemporaine d'émancipation ?

Si la liberté de penser cette singularité est malaisée, brouillée comme vous le dites, c'est d'abord, je n'y reviens pas, en raison du fait que la puissance de l'idéologie du progrès, comme toute idéologie d'ailleurs, consiste à escamoter les questions qui pourraient la remettre en cause sous sa forme actuelle. Mais d'autre part, si notre liberté paraît trouble, c'est également du fait des prothèses. Les télétechnologies ne sont rien d'autre que des prothèses et penser la liberté par rapport aux prothèses est inédit. Notamment, peut-on dire « non » aux prothèses, spécialement dans le cas où elles n'auraient pas de vocation directement curative ? Lorsqu'elles sont des adjuvants, des augmentations de ma « puissance d'agir », de ma puissance d'être, au nom de quoi pourrais-je leur dire « non » ? Aurai-je la force d'accepter de m'en passer et de demeurer un simple homme « non augmenté » ? Cette question éthique, je crois, est largement non défrichée. Mais l'urbaniste que je suis peut dire quelque chose sur l'aspect politique de cette question. Avec les prothèses télétechnologiques et le développement du téléact, on retrouve la notion de contraction temporelle qui conduit à réviser les notions tripartites de la durée (passé, présent, futur), ce qui remet profondément en question la politique comme art du possible. L'immédiateté empêche en effet l'élaboration d'un projet *dans le temps*, insoumis à la pression temporelle et à ces enjeux immédiats. De plus, l'illusion d'omnipotence du téléact, le sentiment que le réel ploie sous nos outils technologiques, participe de cet oubli du possible qui, à mon sens, fonde la politique comme art.

Cela influe non seulement sur l'individu par rapport à ses prothèses mais également et de plus en plus sur la nouvelle figure d'une politique, que l'on pourrait qualifier de « transpolitique », et qui n'est rien d'autre que le dépassement du socio-politique tel que nous le connaissons depuis les Grecs. Et conséquemment du dépassement de la démocratie comme art du possible. Jusqu'alors, ce dépassement du possible a été l'apanage de la tyrannie et de la dictature. *A contrario*, un homme comme Winston Churchill a exercé l'art du possible de façon éblouissante. Une anecdote qui met en jeu le problème de la

contraction temporelle l'illustre pleinement. Lorsque Français et Anglais se trouvent encerclés et pilonnés, à Dunkerque en 1940, par les Allemands, Churchill est Premier Ministre et réclame une note *recto* aux responsables des trois armes visant à répondre à la question « Que fait-on *maintenant* ? », rien de plus. Le lord de l'Amirauté lui remet une feuille noircie *recto verso*. Churchill le prend par les épaules et lui dit : « J'ai été lord de l'Amirauté comme vous. J'ai dit "*recto*". Je veux votre note dans un quart d'heure. » Vérité du moment. Voici ce qu'est l'art du possible, qui est le contraire de la tyrannie. Churchill était parfaitement en phase avec l'urgence que commandait la situation. Il exerçait le pouvoir dans le temps, dans le tempo de la guerre éclair. Quelle sera la nature du transpolitisme ? Je ne saurai le dire. La menace sur la démocratie, ce globalitarisme que je redoute, vient de là puisque c'est l'être ensemble qui est questionné. L'homme transpolitique est-il encore un homme ou un automate ? Dieu soit loué, lors de la crise de Cuba de 1962, les deux protagonistes, Khrouchtchev et Kennedy demeuraient des hommes. Khrouchtchev aimait la vie et, avec Kennedy, un dialogue a pu s'instaurer, tous deux comprenant que l'automate allait les détruire car il n'y avait plus de stratégie possible dans une temporalité à ce point court-circuitée. Tous deux sont parvenus à réintroduire dans leurs pratiques l'art du possible, menacé par un autre art, celui de la guerre totale. Mais pour combien de temps dès lors que la politique devient une chronopolitique de l'instantanéité ? Et que pour l'heure, c'est une tyrannie impensée : la tyrannie du temps réel.

D'où la nécessité de maintenir de la diversité dans les différents tempos, dans les différents rythmes de la vie.

Oui. Il faut travailler à la chronodiversité. Après la biodiversité, c'est-à-dire la fin de myriades d'espèces conduisant à un véritable désert du vivant, et de la géodiversité, qui est entraînée par la salinisation des sols ou la submersion des seuils côtiers, la chronodiversité s'épuise alors qu'il faudrait la développer. Les cotations à hautes fréquences des plates-formes électroniques de la Bourse annulent cette diversité. Il faut donc mettre au centre de nos préoccupations individuelles et collectives la culture rythmologique de l'emploi du temps et du mode de vie, par opposition au mode de vitesse, totalement invasif. Il s'agit de retrouver une « ligne mélodique » à partager. Les sociétés arythmiques ne permettent pas le partage. Les sociétés modernes ont connu un véritable accident du tempo. Nous avons brisé la ligne mélodique qui s'appelait la vie en commun, au bénéfice de ce communisme des affects déjà évoqué.

Alors comment faire ? L'Italie a été sur ce point-là d'avant-garde. Dans certaines grandes villes, à commencer par Milan, les

municipalités ont mis en place des bureaux du temps. Maintenant, la chose y est tout à fait banale. L'emploi de l'espace et l'emploi du temps sont synchronisés et discutés. Il n'y a pas de mode d'emploi de l'espace ont-ils dit, sans mode d'emploi du temps. Avec l'accélération des moyens de transport et l'accroissement des mouvements pendulaires centre-banlieue (les *pandolari*), les Italiens ont pris conscience de la nécessité de mettre au point une chronopolitique. Des débats réunissant syndicats, transporteurs, salariés, visent à organiser la vie de tous avec chacun. Ce n'est pas un hasard si les terroristes se sont attaqués à la gare d'Atocha, au métro de Londres ou aux télécommunications avec le World Trade Center : ils ont parfaitement saisi que tout se jouait à l'intersection de ces zones de rupture, de passage et de disjonction. Or une société arythmique, c'est une société chaotique. En dépit de son régime démocratique, le sentiment du chaos finit par atteindre les personnes. On peut le remarquer à l'occasion des grèves du métro ou du RER, c'est-à-dire, contrairement aux grèves du TGV (qui touchent au territoire), des grèves qui touchent à la ville, à l'être ensemble, et qui peuvent mettre à bas un gouvernement.

Tout cela signifie aussi que le rythme de vie et le mode de vie doivent être préservés de l'arythmie. Si les gens se retrouvent dans les *raves parties*, si la musique domine l'ensemble des productions culturelles, c'est que le rythme est fondamental. Et une politique qui n'est pas rythmique n'est pas une politique du possible : elle devient une politique surréaliste. Le surréalisme est né de la guerre, du « Ah ! Dieu que la guerre est jolie » d'Apollinaire. C'est la folie de la guerre et de la peur qui ont nourri le surréalisme, qui est une outrance du réel. Les surréalistes, par cette outrance, ont voulu pointer l'accélération du réel, le dépassement de la réalité commune par la vitesse. Mais de cette alerte surréaliste nous avons fait un idéal, et c'est tragique.

Quelle est la figure politique de cet idéal pervers ?

L'interrogation actuelle porte sur l'hybridation des régimes politiques. L'heure est en effet à l'hybridation (des voitures, des régimes politiques, des mœurs). La Chine et la Russie en sont des exemples inquiétants, dans leur mélange de turbo-capitalisme et d'autoritarisme. La surréalité tend à la fusion des contraires et ce qui est certain, c'est que la démocratie généralisée à quoi l'on rêvait à la chute du mur de Berlin n'a pas eu lieu. Le concept d'hybridation peut ouvrir sur le meilleur et sur le pire. Car c'est par exemple la société de contrôle décrite par Gilles Deleuze, telle qu'elle se développe au Royaume-Uni et, de plus en plus, en France. Moi qui suis un homme du rempart, je m'ouvrais il y a de nombreuses années à Deleuze de ma

crainte du portique. Le portique magnétique semble ouvert, mais en fait, il est pire que le mur. On est contraint d'y passer. D'ailleurs, dans certains aéroports, le portique est devenu un couloir, un espace à part entière. Lorsque vous avez passé le couloir, on sait tout sur vous. Le portique est devenu couloir, en attendant de devenir un monde ! C'est pourquoi je développe une pensée critique. Mais mon inquiétude c'est que cette hybridation désoriente le politique qui a des bases historiques, territoriales. Après la déconstruction des États nations, on entre dans la désorientation possible des repères traditionnels du droit et du non-droit, la déconstruction de l'État de droit débouchant bientôt sur la désorientation du politique.

Quand l'objectif sécuritaire domine, la question des moyens d'y parvenir se fait plus lâche, sans doute. Mais n'existe-t-il pas aussi dans nos sociétés un refus de ce que la vie comporte d'aléatoire et de brutal ? La peur, n'est-ce pas ce qui reste quand nous n'avons plus rien à craindre ?

Encore une fois, je crois qu'il existe des raisons très objectives de ressentir la peur. Ce qui est certain, concernant le sécuritaire, c'est que pour les meilleures raisons du monde, on fabrique des enfers très convenables. La santé publique et la sécurité publique des personnes finissent par tout dévorer. De ce point de vue, l'enfant « hyperinteractif » est le signe de cette situation. Évidemment il y a toujours eu des enfants hyperactifs. Aujourd'hui, il est un signe panique. Il est mis de côté alors même qu'il est à l'unisson du rythme fou du monde. En fait, l'emporté, passager de sa passion, succède à l'engagé sartrien, politiquement engagé. Or cet empressement, là encore, met la démocratie en face de graves périls. Ce contre quoi nous met en garde, par exemple, la juriste Laurence Boisson de Chasourne : « L'urgence ne produit pas le droit puisque que c'est le droit qui accompagne le processus politique habituel. » Je crois cette phrase essentielle. Je répète que le droit du plus vite est la source du droit du plus fort. De nos jours, le droit est soumis à l'état d'urgence permanent.

En guise de conclusion, je voudrais livrer à l'attention des lecteurs ce dicton populaire : « La peur est le pire des assassins, elle ne tue pas, elle empêche de vivre. » C'est la définition même de cette dissuasion civile que j'ai voulu évoquer avec vous. Les manifestations de l'administration de la peur sont innombrables, ils sont notre quotidien lui-même. Début 2010, en France, on rejouait l'expérience de Milgram de 1963, pour constater la docilité effrayante des individus-télespectateurs face aux injonctions de l'animateur roi dans un documentaire intitulé « Le Jeu de la mort » ; en 2006, c'est l'émission de télé « Bye Bye Belgium » qui annonçait faussement l'éclatement de

la Belgique pour émouvoir Flamands et Wallons. Plus récemment, en Géorgie cette fois, l'émission de la chaîne privée IMEDI (« Espoir », *sic !*) annonçait l'invasion des chars russes et la mort du président élu, semant réellement la panique que l'on devine... Des images, des paniques... On comprend bien que *Le Ministère de la peur* de Graham Greene a repris du service actif et, cette fois, interactif !

Quatrième de couverture

Chaos climatique, paniques boursières, crise économique, périls techno-scientifiques, menaces pandémiques, suicides « professionnels »... L'énumération des peurs contemporaines est sans fin. Effet de loupe médiatique ? Construction paranoïaque ? Fantasme ? Pour Paul Virilio, il y a bien de quoi avoir peur. Car le monde est plein comme un œuf, qu'on y accélère toujours plus les flux en y contractant l'espace et que la peur devient l'objet d'une véritable gestion politique, les États étant tentés de substituer un globalitarisme sécuritaire à la traditionnelle protection des individus contre les risques de la vie.